

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 12 FÉVRIER 1831.

NO. 101

SOMMAIRE. — Procès des anciens ministres. — Nouvelles politiques. — De la Grèce Moderne et de ses rapports avec l'antiquité. — Une scène de nuit à Gènes. — Anecdotes sur la Russie. — Cérutti. — La chasse aux Chamois dans les Alpes.

FRANCE.

COUR DES PAIRS.

Séance du 29 novembre 1830.

Rapport fait à la Cour par M. le comte de BASTARD, l'un des commissaires chargés de l'instruction du Procès des Ministres accusés par la Chambre des Députés.

[SUITE.]

La confiance du président du conseil était telle, qu'il avait cru ne devoir mettre personne dans le secret de ses projets; s'ils furent pénétrés, on a lieu de croire que cet avantage n'appartint qu'à quelques confidents intimes d'un rang peu élevé, parmi lesquels se seraient rencontrés quelques-uns de ces spéculateurs qui ne se font jamais scrupule de calculer au plus vite tout ce que peuvent leur valoir les calamités de la patrie. Mais le sous-secrétaire d'état de la guerre déclara qu'il n'appartint qu'à lui, et par le *Moniteur*, ces funestes ordonnances. Le préfet de la Seine, que nous avons entendu, et le préfet de police, ne les connurent pas plus tôt que le reste de la capitale.

Cependant tout Paris est ému à leur soudaine apparition: un cri d'indignation sort de tous les cœurs, et si l'on se rappelle les engagements les plus saints, les serments les plus sacrés, ce n'est que pour parler aussitôt de leur violation. Les hommes dont les opinions politiques avaient été jusqu'alors opposées, se réunissent dans un même sentiment; tous ensemble accusent les conseillers d'un prince aveugle, auquel ils ravissent l'affection de son peuple, et dont ils n'ont su ni respecter, ni ménager la vieillesse. Si alors personne ne prévient, que dans trois jours, Charles X aurait cessé de régner, tout le monde du moins pressentirait un prochain et inévitable ébranlement de son trône et de l'ordre social tout entier. Chacun entrevit les violences nécessaires du pouvoir, la résistance des citoyens, tous les maux enfin d'une nouvelle et sanglante révolution. Qui pouvait supposer, en effet, qu'on n'aurait appuyé que par de si faibles moyens d'exécution une si audacieuse entreprise, qu'enfin l'on put unir à la fois tant de témérité et tant d'imprévoyance?

Agitation des esprits, pendant la journée du 26, fut très vive: le peuple y prit une part active: de généreux citoyens se réunirent pour protester contre la violation des lois. Une inquiétude légitime s'empara des premiers fabricants de la capitale. Des réunions d'ouvriers parcoururent les rues, lancèrent quelques pierres sur la Trésorerie et plus tard sur l'hôtel des affaires étrangères. On put prévoir, pour le 27, une manifestation plus énergique du mécontentement public. Que faisaient les ministres pendant cette journée? Il ne paraît pas qu'ils aient été avertis de l'agitation générale; du moins ils assurent ne l'avoir que fort mal connue.

Le ministre de l'intérieur, chargé plus spécialement de veiller à la tranquillité du Royaume, et plus particulièrement à celle de Paris, devait avoir des rapports continuels avec le préfet de la Seine, et surtout avec le préfet de police. Et, toutefois, ce ministre nous a déclaré n'en avoir eu d'aucun genre avec ces magistrats depuis le 25; ne les avoir vus ni le 26, ni le 27, n'avoir reçu de leur part aucun renseignement sur la situation de la capitale. M. de Peyronnet, qui s'était, dit-il, opposé au système des ordonnances, en devait prévoir le danger; plus qu'un autre, par les devoirs de ses fonctions, il devait étudier dès les premiers moments, l'effet qu'allait produire la publication sur les chefs d'atelier, sur les spéculateurs, sur les commerçants, enfin sur toutes les classes de la capitale. Déjà quelques députés, appelés pour le 3 août, étaient arrivés à Paris. Cette ville d'ailleurs, en renferme toujours un grand nombre; ne devait-on pas chercher à découvrir quelles seraient leurs dispositions, quel appui ou quelle résistance ils allaient présenter au pouvoir? Il ne paraît nullement qu'on se soit occupé de ces grandes questions.

Comme en un moment tranquille, chaque ministre se livra au travail particulier de son ministère, et le président du conseil lui-même expédiait les affaires les plus ordinaires. Il était occupé, nous a-t-il déclaré, à passer une adjonction au ministère de la guerre. Aucun rapport spécial sur la situation de Paris ne lui fut fait, dans cette journée, par le préfet de police; mais en revenant de la Chancellerie à l'hôtel des affaires étrangères, il faillit devenir victime de l'exaspération publique. Cette scène personnelle ne fut pas pour lui plus significative que toutes les autres.

Le maréchal duc de Raguse ignorait encore, ainsi que nous l'avons dit, que, par ordonnance du 25, il eût été appelé au commandement de la première division militaire, et il était revenu le lundi coucher à Saint-Cloud. Le mardi matin, craignant que les journaux ne pussent paraître et lui apprendre ce qui se passait à Paris, où il ne comptait pas aller, il écrivit à un de ses aides-de-camp de lui tenir au courant des événements. Dans l'intervalle, le Roi ayant été instruit de l'agitation de la capitale, soit par le ministre de l'intérieur, soit par le président du conseil, avec qui il entretenait des rapports continuels, donna l'ordre au maréchal de se rendre à Paris, et d'y prendre le commandement de la division, lui permettant, si le calme était rétabli, de revenir coucher à Saint-Cloud.

Les rapports que le prince de Polignac reçut dans la nuit du lundi au mardi matin lui donnèrent sans doute quelques inquiétudes sur le quartier qu'il habitait, il demanda du secours au général commandant de la place. À cette heure, le comte de Wall lui écrivit: « Mon cher prince, d'après votre billet je viens de demander à Foucault cent gendarmes, je suis » venir outre un bataillon du 5e de ligne, et cinq cents hommes de la

garde, caserne de la rue Verte, avec cela nous serons en mesure, et il est indispensable d'être prêts d'avance. »

Le maréchal arriva à Paris vers midi; aucun ordre n'avait été donné aux troupes de la garde, qui même n'étaient pas consignées.

Dans l'intervalle le préfet de police avait reçu différents ordres du ministre de l'intérieur ou du président du conseil, et un rapport très succinct, écrit de la main de ce magistrat et trouvé chez M. de Polignac, mais qui peut-être ne lui était pas adressé, porte ce qui suit:

Presses libérales. — On les saisit, et quoi qu'on fasse, j'en serai maître; la gendarmerie et la ligne tiendront la main à l'exécution.

Journal. — Toutes les messageries seront visitées, tout ballot d'imprimés saisi et examiné.

Palais-Royal. — J'ai ordonné sa fermeture.

Rassemblements. — J'ai fait établir des postes de gendarmerie partout où je pourrais craindre.

Une partie de ces mesures auraient pu être prises plus tôt, si j'avais trouvé partout l'activité désirable.

Une partie des commissaires de police ne vaut rien.

27 juillet.

Un autre rapport du même magistrat annonça aussi au président du conseil que les presses du *National*, du *Figaro* et du *Journal du Commerce* avaient été saisies à midi. Il lui écrivait: « Monseigneur, les rassemblements se continuent au Palais-Royal; les marchands ferment leurs boutiques, des orateurs y déclament, et y lèvent à haute voix des journaux séditieux. Dans cet état de choses, je viens de signer l'ordre de faire évacuer ce lieu public et d'en fermer les grilles. »

A peu près à la même époque de la journée, M. de Peyronnet s'était rendu à Saint-Cloud. Il assure qu'il ne connaissait qu'à peine l'agitation de Paris; mais de quoi donc alors étaient émanés les ordres extraordinaires donnés au préfet de police?

Déjà les gendarmes, les troupes de ligne et les soldats de la garde occupaient l'hôtel des affaires étrangères, les boulevards, le Carrousel, la place du Palais-Royal et les rues adjacentes. La courageuse résistance des électeurs du *Tribun*, le livre de la loi à la main, repoussaient la violation de leur domicile et la spoliation de leur propriété, avait réuni dans la rue de Richelieu une foule considérable. Sans cesse elle s'augmentait de tous les citoyens expulsés du Palais-Royal et de ceux qui arrivaient de tous les coins de Paris dans ce quartier populaire, avec l'espérance d'apprendre plus sûrement ce qui se passait dans le reste de la ville. La foule se rapprochait de la place du Palais-Royal, occupée par des gendarmes et une compagnie de la garde. Vers deux heures, les cris de vive la *Charte* redoublèrent sur la place même et dans les rues voisines. Les gendarmes chargés dans la partie de la rue Saint-Honoré qui va du Palais-Royal à la rue de Roban. Plusieurs citoyens furent saisis et conduits aux pieds des chevaux. Il paraissait même qu'un homme fut tué, et que plus tard son cadavre aurait été promené sur la place de la Bourse et montré au peuple pour l'exciter à la vengeance; quelques instants après une charge de cavalerie eut lieu de l'autre côté de la place du Palais-Royal, et plusieurs décharges d'armes à feu, faites par une compagnie de la garde, blessèrent et tuèrent plusieurs personnes. Aucune sommation régulière d'un commissaire de police ou de tout autre agent de l'autorité civile ne précéda cet emploi de la force.

Plus tard, tandis que le peuple, armé de pierres, les lançait sur les soldats, un coup de fusil, parti d'un hôtel garni près de la rue des Pyramides, provoqua une décharge meurtrière qui tua trois personnes aux fenêtres de cet hôtel. Il en périt quatre autres, dans la rue Traversière, par des décharges d'armes à feu faites par un régiment de cavalerie. Plusieurs charges de cavalerie furent aussi exécutées dans la rue Neuve-du-Luxembourg et sur le boulevard qui touche à l'hôtel des affaires étrangères, sur des citoyens entièrement déarmés, dont tout le crime était de faire entendre le cri de vive la *Charte*! vivent les députés! Nulle part on n'aperçut d'officier civil pour faire au peuple assemblé les sommations prescrites par les lois. Les lois! pouvait-on encore les invoquer, quand on venait de les fouler aux pieds? Quel officier de paix eût osé venir, en leur nom, commander aux citoyens de souffrir, sans se plaindre, la violation de la plus solennelle de toutes les lois du pays?

Mais, quelque embarrassante que fût la position où l'autorité s'était placée elle-même, l'autorité n'en avait pas moins le devoir de veiller à l'exécution de ces formalités protectrices et de faire précéder le déploiement de la force militaire des sommations solennelles qui en légitiment et en régularisent l'emploi. Les nombreux témoins que nous avons entendus sur ce fait ont tous déposé de l'absence de ces sommations préalables que la loi commande. Mais nous devons à la vérité de dire que, du moment où un premier engagement eut lieu, l'agression des citoyens devint aussi vive et aussi prompte que l'indignation était profonde. Cette indignation souleva si rapidement la population de Paris, que la force militaire assaillie n'eut pas le temps de se reconnaître, et l'on comprend que, ne songeant qu'à se défendre, elle ait oublié ses premiers devoirs envers les habitants. Tels sont les faits que, d'après les déclarations que nous avons reçues, signalent le commencement des hostilités entre les soldats et les citoyens.

Dans la journée du mardi, quarante-quatre mandats d'amener furent décernés contre les quarante-quatre citoyens dont la protestation énergique fut le premier signal de la résistance nationale. Il est difficile de croire que dans une affaire aussi grave, et dans la situation extra-légale où le gouvernement venait de se placer, le procureur du roi de Paris, de sa seule autorité, ait provoqué une pareille mesure contre des hommes dont le nom se lisait, il est vrai, dans quelques journaux, mais contre lesquels aucune présomption judiciaire de culpabilité n'existait réellement. Tout doit faire croire que ce magistrat a dû obéir lui-même à un ordre supérieur. Les mandats furent remis au préfet de police pour qu'il les fit exécuter; mais, le lendemain, lorsque l'on apprit que Paris était en état de siège, et que les inculpés pouvaient être traduits devant des commissions militaires, le procureur du roi et le juge d'instruction cherchèrent à suspendre la poursuite, qui resta sans effet.

Le mardi soir, les boutiques des armuriers furent enfoncées; une partie de la population s'arma pour le lendemain, et l'on put prévoir, par les sentiments dont elle était émue, que l'engagement serait général et le combat terrible.

Loin d'être éclairé par cette opposition si unanime, cette douleur si profonde dont les plus dévoués serviteurs de Charles X étaient pénétrés, par cette résistance si spontanée, si inattendue, le ministère ne

songea qu'à réparer l'imprévoyance de ses dispositions par une mesure tellement rigoureuse, qu'aucune époque de notre histoire n'en offre d'exemple: Paris fut mis en état de siège.

Déjà le duc de Raguse réunissait au commandement de la garde et des troupes de ligne, celui de la gendarmerie de Paris. Cette concentration de tous les pouvoirs militaires assurait l'unité des vues, la rapidité d'exécution, dont le ministère semblait avoir pressenti la nécessité. Toutefois, ce commandement extraordinaire, donné à un seul homme, respectait les droits des citoyens, l'ordre des juridictions, toutes les garanties enfin d'un état régulier; il suffisait à tous les besoins. Quelle pouvait être alors la pensée du ministre en mettant Paris en état de siège? Cette mesure, qui n'augmentait ni sa force morale ni sa puissance matérielle, n'aurait-elle eu pour but, comme elle n'avait pour résultat, que d'enlever aux citoyens la première de leurs garanties, l'indépendance du pouvoir judiciaire? Car telle était l'effet de cette disposition, qu'elle donnait au commandant en chef le droit de remplacer les tribunaux par des commissions militaires.

On comprend sans doute que, loin du siège du gouvernement, lorsqu'une ville ou un département tout entier sont en état de rébellion, il soit utile de créer pour un moment ce pouvoir qui réunit et absorbe tous les autres pouvoirs, qui fait cesser toutes les résistances et concentre tous les efforts; mais à Paris, siège du gouvernement, près du roi, de qui toute autorité émane, qui peut à chaque instant révoquer ses agents ou les appeler à lui, les juges plus utiles à son service, dans le moment surtout où, ministre des affaires étrangères, le président du conseil se trouvait en même temps ministre de la guerre et réunissait ainsi tant de pouvoirs, à l'instant même où l'on venait de rassembler toutes les forces militaires sous un chef unique, il est malaisé de concevoir ce qui a pu pousser les ministres à une pareille mesure.

Il paraît que le mardi, vers neuf ou dix heures du soir, la mise en état de siège de Paris fut proposée et discutée dans le conseil. Il régna quelque incertitude sur ce qui fut résolu lors de cette première délibération. Il semblerait qu'on ne se soit contenté d'arrêter que, si le lendemain la ville était aussi excitée, on se servirait contre elle de cette excessive rigueur. Le commandant militaire ne fut pas appelé au conseil; le préfet de police ne paraît pas l'avoir été davantage; et, dès le lendemain matin, sans nouvelle réunion des ministres, M. de Polignac, qui affirmait n'avoir pas conseillé cette mesure, fit signer par le roi et contre-signa lui-même l'ordonnance qui plaçait la capitale du royaume hors de la loi commune.

Le président du conseil comprenait-il toutes les conséquences de cette ordonnance? Dans son interrogatoire, il affirme que non; mais il savait du moins, comme l'apprend une des pièces du procès écrite de sa main, que les coupables seraient jugés par un conseil de guerre, et c'est de lui que M. de Champagny, sous-secrétaire d'état au ministère de la guerre, reçut dès le matin à Saint-Cloud l'ordre de lui remettre une note sur les conséquences de l'état de siège et sur les conseils de guerre qu'il y avait à former en pareil cas. Revenu à Paris, M. de Champagny s'en occupa aussitôt; mais la rapidité des événements ne permit pas d'organiser cette redoutable et expéditive justice.

Charles X, avant de signer cette nouvelle ordonnance, dut connaître, par le rapport détaillé que lui fit le président du conseil, l'état de Paris et les événements de la veille. Le maréchal avait aussi envoyé au roi, de très bonne heure, un rapport sur les événements du mardi.

Dès le matin du mercredi, l'agitation de la capitale, la destruction, dans tous les quartiers, des emblèmes de la royauté, cette inquiétude des uns, cette exaltation des autres, tout faisait pressager un combat pénible entre un ministère que la loyauté et la conscience des hommes les plus attachés à la monarchie se refusaient à défendre, et ces citoyens qui avaient profondément blessés la violation des serments les plus solennels.

Le maréchal, instruit de la disposition des esprits, mais retenu par un fatal point d'honneur au commandement qu'il venait de recevoir, avait du moins essayé de faire parvenir jusqu'au roi la vérité. Il résulte, en effet, de différentes dépositions que, dès huit heures du matin, une longue lettre avait été adressée au roi par le maréchal, et qu'il y rendait compte dans le plus grand détail de la marche des événements. Cette lettre fut perdue par le gendarme à qui elle avait été confiée. Le maréchal ayant été informé de ce contre-temps, écrivit à neuf heures une nouvelle lettre dont la copie a été déposée par l'aide-de-camp de service à qui il l'avait dictée; elle porte ces mots:

« J'ai déjà eu l'honneur de rendre, hier, compte à V. M., de la dispersion des groupes qui ont troublé la tranquillité de Paris. Ce matin, ils se reforment plus nombreux et plus menaçants. Ce n'est plus une émeute, c'est une révolution. Il est urgent que V. M. prenne des moyens de pacification. L'honneur de sa couronne peut être encore sauvé; demain peut-être il ne sera plus temps. Je prends pour la journée d'aujourd'hui les mêmes mesures que pour celle d'hier. Les troupes seront prêtes à midi, mais j'attends avec impatience les ordres de V. M. »

Peu de temps avant ou après le départ de cette lettre, un jeune homme fut envoyé par le préfet de police au maréchal, pour savoir s'il était vrai que la ville de Paris fut en état de siège. Plusieurs autres personnes ayant fait la même demande au maréchal, il envoya un de ses aides-de-camp chez le président du conseil, pour que celui-ci eût à lui faire connaître la vérité, et faire observer qu'il y avait des conditions de légalité pour une semblable mesure, qu'il ne fallait pas négliger. Le prince de Polignac répondit à l'aide-de-camp qu'en effet l'ordonnance de mise en état de siège était signée, et qu'il avait envoyé chercher le maréchal pour qu'il vint la recevoir.

Les citoyens ne furent pas instruits du régime de terreur sous lequel on les avait placés. Vainement le maréchal envoya l'ordre au préfet de police de faire imprimer et afficher une proclamation qui l'apprendrait à la capitale, les événements n'en laissèrent pas le temps, et il est juste de dire que l'autorité civile fut dans l'impossibilité de satisfaire aux ordres de l'autorité militaire. La proclamation ne put être affichée que dans les lieux voisins de la préfecture de police.

Déjà le sang coulait depuis long-temps dans Paris. Des citoyens inconnus les uns aux autres, mais réunis par une commune indignation, sans chefs, sans ordres, presque sans armes, attaquaient avec un courage héroïque des soldats que la fidélité à leur drapeau retenait sous le commandement, aussi affligés de donner la mort que malheu-

reux de la recevoir en combattant pour une cause qu'ils désavouaient. Les vainqueurs et les vaincus maudissaient à la fois les funestes conseils qui ensanglantèrent la patrie.

Tandis que MM. de Polignac, de Ranville, de Montbel, d'Haussez et de Chantelauze allaient chercher à l'état-major de la garde un refuge contre l'exaspération dont ils craignaient de devenir les victimes, MM. de Peyronnet et Capelle se rendaient à Saint-Cloud où ils croyaient que se réunirait le conseil. Ils y virent le roi. Jusqu'à quel point informèrent-ils ce prince de l'état déplorable de la capitale? M. de Peyronnet déclare encore que ce jour-là, comme la veille, il n'était pas exactement instruit de la situation des choses, et n'aurait pu en faire qu'un rapport très incomplet, mais les coups redoublés qui retentissaient alors dans Paris ne suffisaient-ils pas pour apprendre toutes les calamités qui pesaient sur la capitale?

Cependant les députés présents à Paris, qui dès la veille s'étaient rassemblés chez M. Casimir Périer, se réunirent ce jour-là chez M. Audry de Puyraveau. Trois d'entre eux, M. Dupin, M. Guizot et M. Villemain, avaient été chargés de rédiger une protestation au nom de tous; mais cet acte si courageux et si important n'apportait pas un remède assez prompt aux maux de la capitale. Les députés arrêtèrent qu'ils iraient, au nombre de cinq, trouver le maréchal, pour s'interposer entre la population et l'armée, et arrêter le sang qui coulait depuis si longtemps. M. Lafitte, M. Casimir Périer, le général Gérard, le comte de Lobau et M. Mauguin, furent chargés de cette mission, qui n'était pas sans quelques dangers. Ils arrivèrent à l'état-major de la garde, et furent introduits auprès du maréchal par M. le baron de Glandèves, pair de France et gouverneur des Tuileries. Un vif intérêt s'attachait à leur personne; et dans cet état-major, rempli de militaires si dévoués au roi Charles X, chacun cependant faisait des vœux pour le succès de leur honorable mission; chacun paraissait sympathiser avec eux, et partager leurs patriotiques sentiments. Les cinq députés nous ont tous dit qu'ils avaient trouvé le maréchal pénétré comme eux du désir de mettre fin à une situation aussi déplorable, mais accablé sous le poids de la fatalité, qui, disait-il lui-même, ne cessait de le poursuivre.

Les députés déclarèrent qu'ils venaient, en sujets fidèles, demander pour le peuple, pour le roi lui-même, et dans l'intérêt de sa couronne, qu'on arrêtât le carnage, que les ordonnances fussent rapportées, que le ministère fût changé. Le maréchal ne refusait pas de concourir aux mesures qui pourraient amener une heureuse conciliation; mais il demandait avant tout la soumission des citoyens et réclamait pour l'obtention la haute influence des cinq commissaires. Ceux-ci répondirent que l'indignation publique ayant seule excité le mouvement, ils ne pouvaient se flatter d'exercer aucune influence sur la population exaspérée s'ils n'annonçaient, comme base de toute conciliation, ce qu'ils étaient venus demander, la révocation des fatales ordonnances et le renvoi des ministres. Le maréchal déclara qu'il ne pouvait rien prendre sur lui, mais qu'il allait faire part au roi de la démarche des députés, joindre ses instances aux leurs, sans dissimuler cependant que le succès ne lui semblait guère probable. Il promit de leur faire connaître sans retard la réponse du roi.

Le maréchal demanda ensuite aux députés s'ils auraient quelque répugnance à voir M. de Polignac. Ils répondirent que chargés d'une mission de paix, ils ne négligeraient rien de ce qui pourrait la faire réussir, et verraient M. de Polignac. Alors le maréchal entra dans un salon voisin, où se tenait le président du conseil; mais il en revint quelques minutes après, annonçant qu'ayant rendu compte à M. de Polignac des conditions que les députés mettaient à l'emploi de leur influence sur le peuple, celui-ci avait répondu que dès lors il était inutile qu'il eût avec eux aucun entretien et qu'il ne fallait pas les arrêter plus longtemps. Les députés allaient se retirer, lorsqu'un officier, ignorant ce qui venait de se passer entre le maréchal et M. de Polignac, vint de nouveau les introduire auprès du président du conseil, qui témoignait une seconde fois n'avoir pas le désir de les entretenir.

Il paraît que peu d'instants avant cette entrevue, l'ordre d'arrêter plusieurs députés avait été signé par le maréchal, entre les mains duquel l'état de siège avait concentré tous les pouvoirs. Au nombre des personnes qu'on devait arrêter se trouvaient MM. de Salvette, Lafayette et Lafitte. Cet ordre, qui, par sa nature, ne devait pas émaner de l'autorité militaire, mais bien du gouvernement lui-même, aurait-il été le résultat de la volonté spontanée du maréchal? ou le duc de Raguse n'obéissait-il, en le signant, qu'à une influence supérieure? Il est permis d'en douter à cette dernière supposition lorsqu'on voit avec quel empressement le maréchal, touché sans doute de la confiance avec laquelle les députés s'étaient rendus à son état-major, crut se devoir à lui-même de révoquer aussitôt l'ordre d'arrestation qu'il avait signé quelques instants auparavant.

Dès que les députés furent partis, le duc de Raguse écrivit au roi une lettre, dont la copie a été remise par M. de Guise, chef de bataillon, aide-de-camp du maréchal, qui l'écrivit sous la dictée, elle fut portée par le lieutenant-colonel Komierowski, à qui le maréchal donna l'ordre de faire la plus grande diligence, de voir le roi, d'ajouter aux détails que la lettre renfermait, ceux qu'il connaissait lui-même, et de demander avec instance une prompt réponse. Cet officier, qui sentait combien les moments étaient précieux, ne perdit pas un instant, et partit aussitôt. A Passy, plusieurs décharges blessèrent trois hommes de son escorte. Arrivé à Saint-Cloud, il remit lui-même au roi la dépêche dont il était chargé, raconta les détails de sa route, ajoutant qu'il avait été non seulement insulté par des gens du peuple, mais que des hommes d'une classe plus relevée avaient fait feu sur lui. Il dit enfin que l'insurrection était générale, et que l'on attendait avec anxiété la réponse du roi.

M. de Polignac, dont le devoir était sans doute d'informer aussi le roi Charles X de la médiation offerte par les députés, de l'insurrection de l'état de la capitale, a-t-il rempli toutes les obligations que lui imposaient ses fonctions de président du conseil, et la haute confiance dont il était environné? L'a-t-il éclairé sur cette désaffection générale qu'il ne pouvait pas empêcher de reconnaître dans ceux mêmes qui restaient fidèles au chef de l'état et combattait encore pour lui? M. de Polignac déclare avoir écrit dans ce même moment une lettre où il exposait au roi la situation des choses. On ignore si cette lettre était arrivée à Saint-Cloud lorsque Charles X reçut celle du maréchal.

Le roi, après avoir écouté les détails que lui donnait, en lui remettant la lettre du duc de Raguse, le colonel Komierowski le renvoya pour attendre. Le colonel, impatient, supplia plusieurs fois les premiers officiers du roi d'aller près de lui et de lui faire sa réponse. Il paraît que, même dans ce moment, les lois de l'étiquette étaient encore des barrières qu'il n'était pas aisé de franchir. Enfin, le roi, ayant à côté de lui M. le duc de Nemours et M. le duc de Berry, fit rentrer le colonel Komierowski, et, pour toute réponse, le chargea verbalement de dire au maréchal « qu'il eût à bien tenir; qu'il fallait désormais réunir toutes les troupes sur le Carrousel, sur la place Louis XV, et ne plus agir qu'avec des masses. » A cette réponse désespérante, le maréchal ne jugea pas à propos de la transmettre aux députés, qui l'attendaient en vain jusqu'à dix heures du soir. Ce ne fut qu'après, et alors seulement, nous a-t-on dit des commissaires, que, perdant toute espérance de conciliation, il se crut délié de ses serments sans retour, et unit ses efforts à ceux des habitants de Paris.

Le ministère, ou du moins le président du conseil, qui ne fit rien pour aider à cette conciliation, à ce rapprochement, que les mandataires du pays étaient venus solliciter avec tant d'ardeur, envoya, le soir même, l'ordre aux troupes dont se composaient les camps de Saint-Omer et de Lunéville, de se porter sur Saint-Cloud. Le même ordre fut transmis en même temps à l'artillerie de Vincennes. L'avènement du président du conseil fut, dans cette circonstance, tellement inexplicable qu'ayant appris, au moment même où le maréchal lui rendait compte de la démarche des députés, qu'une compagnie d'un régiment de ligne avait refusé de faire feu sur les citoyens et fraternisait avec eux, M. de Polignac voulait que l'on employât contre ces nouveaux rebelles les forces de la garde encore obéissante, sans songer que si des obligations plus ou moins étroites lient les citoyens, les troupes de ligne et la garde du roi, l'amour de la patrie triompherait bientôt, et ne tarderait pas à les réunir dans un même sentiment.

Les dispositions de l'armée n'étaient, en effet, inconnues qu'au ministère seul, et nous devons dire que, dans ces journées si malheureuses pour elle, une foule de traits généreux et patriotiques témoignent assez que par ses sentiments elle n'était pas séparée du reste de la nation.

MM. de Peyronnet et Capelle n'étaient pas avec M. de Polignac lorsque les députés vinrent trouver le maréchal. Ils n'arrivèrent que peu de temps après, et ils s'accordent à soutenir que, depuis le 27 au soir, il

n'y avait plus réellement de ministère, plus de conseil, qu'il n'y avait que des ministres titulaires, sans délibération, sans participation officielle aux affaires, et qui, s'ils donnaient encore quelques avis, ne les donnaient plus que comme individus. Ils disent que le roi ne correspondait qu'avec le maréchal et le président du conseil; qu'ils n'ont pas connu le secret de ces communications, et que M. de Polignac ne les a consultés ni sur la réponse aux ouvertures faites par les députés, ni sur le mouvement des troupes ordonné par lui, ni sur aucun des actes de l'administration. Tous les ministres adoptent enfin ce système que, du moment où la ville a été mise en état de siège, ils ne pouvaient plus répondre des faits qui s'accomplissaient sous ce régime, et que leur responsabilité disparaissait en quelque sorte devant celle du maréchal.

Toutefois il est impossible d'admettre qu'ils aient été étrangers à l'ordre donné à la cour royale de Paris et signé par le duc de Raguse, de se transporter aux Tuileries pour y poursuivre le cours de ses travaux. En effet, il serait difficile de ne trouver dans cette mesure qu'une bienveillante sollicitude pour des plaideurs ordinaires dont on voulait faire discuter les intérêts civils au bruit menaçant de l'artillerie, et de n'y voir qu'une protection accordée à la justice dans un instant de tumulte et de bouleversement. N'apparaît-il pas au contraire que le dévouement des magistrats aux principes constitutionnels, que leur résistance présumée à la violation des lois du pays préoccupèrent le ministère. Il voulait se mettre en garde contre cette résistance. Un fait semble le faire croire: on avait envoyé au procureur-général de Paris l'ordonnance qui mettait la capitale en état de siège. Le procureur-général était absent, aucun de ses substituts n'était alors au palais; on la porta au conseiller président de la cour d'assises, magistrat connu par ses sentiments constitutionnels. Ce magistrat prit la dépêche et en donna un reçu. Il paraît que le ministre, voyant sur le reçu le nom d'un membre de la cour différent de celui qui exerçait les fonctions de procureur-général, ne douta pas que la cour royale ne prit une part active à la résistance, et n'eût chargé provisoirement un des conseillers de remplir les fonctions du ministère public. Le 29 au matin, l'avocat-général qui remplaçait alors le procureur-général absent, vint rendre compte aux ministres de l'état de Paris, qu'ils connaissaient si mal encore. M. de Peyronnet qui, avec ses collègues, avait passé la nuit aux Tuileries, s'empressa de demander quel était le nouveau procureur-général qui avait été nommé. Dérompé de l'erreur où il avait été, le ministère n'en donna pas moins à la cour royale, le lendemain vers huit heures, par l'intermédiaire du maréchal, l'ordre de se transporter aux Tuileries. Alors encore le ministère, qui n'avait pas perdu tout espoir, redoutait la patriotique indépendance de la première cour du royaume.

Au milieu de tant d'événements, il est difficile d'apprécier avec une justice absolue la part réelle des ministres à chaque incident. Nous savons cependant que M. de Guernon-Ranville engagea le maréchal à appeler près de lui le préfet de Paris, les maires et les adjoints, pour aviser avec eux aux moyens de calmer l'insurrection. C'est lui, nous a-t-il déclaré, qui rédigea pour le maréchal les différentes proclamations que la mise en état de siège exigeait. Ces proclamations furent imprimées, mais il fut impossible de les afficher; ces actes particuliers, nous a-t-il ajouté, n'indiquaient point cependant qu'il ait concouru aux mesures générales que l'on crut devoir prendre depuis que la ville, en état de siège, ne recevait d'ordres que du maréchal qui y commandait.

Cependant le duc de Raguse, cédant aux héroïques efforts de la population, et exécutant en même temps les ordres du roi, avait concentré ses troupes autour du Louvre, sur la place du Carrousel et dans les rues adjacentes; vers minuit, le canon avait cessé de se faire entendre, et Paris entra, en apparence, dans son calme accoutumé. Mais un obstacle nouveau, et plus inattendu que tout le reste pour des ministres qui n'avaient rien su prévoir, s'était montré tout à coup. Dès le 28, on s'était empressé de reprendre le vieil uniforme de la garde nationale: la population entière salua de ses acclamations, entoura de sa confiance cette garde citoyenne si follement détruite en 1827; le peuple y vit le présage de la victoire, le gage de la liberté et de l'ordre public, qui devint dès ce jour le cri de ralliement des citoyens armés. La couronne, en brisant la garde nationale de Paris, s'était privée de sa dernière ressource; et ce n'était pas au moment même où le ministère venait de violer tous les droits des citoyens, qu'il pouvait les autoriser à reprendre leurs armes; et, pour le maintien de la tranquillité elle-même, il sentait qu'il ne pouvait plus réclamer leur généreux secours. Aussi le maréchal repoussait-il les offres qui lui furent faites de réunir la garde nationale au chef-lieu de chaque mairie, et de lui confier la surveillance de chaque arrondissement. Au défaut du pouvoir, elle s'organisa elle-même, et tout annonçait que dès le lendemain elle repartirait presque entière pour défendre les libertés, pour protéger les propriétés et la vie des habitants de Paris.

Tout annonçait, pour le 29, des maux encore plus grands que ceux qui avaient ensanglanté les journées précédentes. Les citoyens s'étaient emparés des magasins à poudre et des armes renfermées dans les dépôts publics; la population entière, sans distinction de sexe ni d'âge, semblait résolue à prendre part au combat.

Il s'en fallait bien que le ministère fût en mesure de résister à une insurrection si rapide, et son imprévoyance avait même été telle, que rien n'était préparé pour les troupes, ni vivres, ni munitions. On voulut du moins leur distribuer une gratification: et c'est alors, dans la matinée du 29, que M. de Montbel prit sur lui de faire sortir des caisses de l'état, sans ordonnance régulière du ministre de la guerre, une somme de 421,000 fr.

Ne nous redisons pas ici, Messieurs, cette suite d'actions glorieuses, ce patriotisme si désintéressé, ces sentiments si nobles et si purs qui ont illustré les trois grandes journées de notre dernière révolution. Ils vivront dans la mémoire du peuple français, qui n'oubliera jamais ce vif courage des Parisiens qu'il a dû l'affermissement de ses libertés. Toutes les rues de Paris, l'Hôtel-de-Ville, les casernes, le Louvre, le palais de l'Institut, les Tuileries, portent encore les marques de ces mémorables combats.

Ce fut alors, et au milieu du feu, qu'en l'absence presque entière des membres de la chambre des pairs, qui ne devaient se retrouver à Paris que pour le 2 août, le grand référendaire prit la noble et courageuse résolution d'aller, au nom des pairs de France, renouveler près des ministres les efforts inutilement tentés la veille par les députés, déterminé qu'il était d'arriver jusqu'au roi, et de tout faire pour l'éclairer sur les périls de la monarchie. Toutes les avenues éloignées des Tuileries étaient occupées par les citoyens armés: les engagements avaient recommencé sur plusieurs points, lorsque le marquis de Sémonville, qu'accompagnait le comte d'Argout, arriva enfin à l'état-major, où il trouva le baron de Glandèves, gouverneur des Tuileries, et le maréchal.

Nous croyons, Messieurs, devoir laisser parler M. de Sémonville. (Voyez dans le numéro du *Courrier des États-Unis* du 8 janvier cette déposition.)

Les efforts du marquis de Sémonville ouvrirent enfin les yeux du roi. Charles X tint son dernier conseil. Les ministres quittèrent le pouvoir: il était trop tard, la victoire avait prononcé, et le drapeau national flottait sur les toits de Paris.

Tous les faits qui ont suivi sont du domaine de l'histoire; ils sont étrangers au procès dont la cour, à maintes reprises, nous a fait connaître les éléments. L'histoire dira comment moins d'une année a suffi à l'administration que présidait M. de Polignac pour renverser un trône que, dans ses décevantes illusions, il se croyait appelé à soutenir et à consolider.

PARIS, 1^{er} janvier.

Les anciens ministres, MM. de Polignac, Peyronnet, Chantelauze et Guernon-Ranville, viennent d'être envoyés à la forteresse de Ham. Plusieurs voitures, attelées de chevaux de poste, vinrent les prendre à Vincennes, le 29 décembre, à 10 heures du soir. Dans ces voitures étaient le lieutenant-colonel Delpic, nommé gouverneur de la forteresse de Ham, le colonel Lavocat, de la garde nationale, le capitaine Guibout, officier attaché au ministère de la guerre, et un officier supérieur de la garde nationale.

Le général Daumesnil remit les prisonniers entre les mains du colonel Delpic; MM. Polignac et Chantelauze montèrent aussitôt dans la première voiture, et avec eux le colonel Delpic et M. Lavocat; dans la seconde, MM. Peyronnet et Guernon-Ranville, avec les deux officiers qui devaient les accompagner jusqu'à leur destination. L'escorte se composait de deux escadrons de Hussards, qui, entre la Villette et le Bourget, furent relevés par un même nombre de chasseurs. Il y avait aussi des détachements stationnés sur la route qui mène à la forteresse de Ham, où les prisonniers devaient être rendus, le 30, vers midi. Pendant que les voitures traversaient Paris pour aller à Vincennes, un homme monta derrière l'une d'elles; on crut d'abord qu'il était le de-

mestique de l'un des officiers qui allaient accompagner les prisonniers; ce ne fut qu'à Vincennes qu'on s'aperçut du contraire; il fut aussitôt arrêté et mis en prison. On trouva sur lui plusieurs lettres et papiers. On a reçu la nouvelle, ce soir, que les ex-ministres sont arrivés à leur destination.

— La *Tribune* annonce qu'une association vient d'être formée par les élèves de l'école de droit, de médecine et de l'école polytechnique, en France et dans les pays étrangers, dont le but est d'établir partout la concorde, la fraternité, et l'uniformité de principes.

— Les journaux français publient que le prince Léopold de Saxe-Cobourg doit être appelé au trône de la Belgique, et que pour satisfaire les exigences de la France, il doit recevoir la main de l'une des filles de Louis-Philippe. On dit que le maréchal Gérard a félicité la princesse Marie sur son mariage et la couronne qu'elle doit porter.

— Selon ces mêmes journaux, le bruit court à Rome que la majorité du conclave paraît décidée à élire le cardinal Fesch, archevêque de Lyon et oncle de Napoléon, au siège pontifical.

On écrit de Bayonne, sous la date du 12 décembre: « L'Aragon est tranquille: les royalistes ont voulu incendier le village de Salin, parce que les habitants avaient accueilli favorablement les troupes constitutionnelles. Les esprits de cette province sont évidemment pour la constitution et n'aspirent qu'au moment de se prononcer. On continue avec activité à renforcer et approvisionner Saint-Sébastien. »

ARMÉE D'AFRIQUE.

(Correspondance du *Constitutionnel*.)

On nous écrit de Médéa, en date du 30 novembre 1830.

Enfin la courte et bonne campagne de l'Atlas est terminée et complète. Le bey de Titer est venu se rendre hier au soir à discrétion avec son fils: notre brave général l'a reçu avec l'affabilité et la dignité qui le distinguent. Il était dans sa chambre, entouré de son chef d'état-major, du général Boyer, de l'intendant, du général Achard, commandant l'avant-garde, des deux frères Guy, l'un, chef de bataillon du génie, l'autre, capitaine d'artillerie, nommé chevalier de la légion d'honneur sur le mont Atlas, après la bataille, et de plusieurs autres officiers.

Le bey a demandé pardon plusieurs fois au général en chef, en lui disant qu'il comptait sur la générosité française, et qu'il était venu parce qu'il était sûr de trouver après de lui respect au malheur. Le général lui a répondu qu'il lui pardonnait; il l'a autorisé à faire venir ses femmes, qui arriveront ce soir, et qui le suivront à Alger, où le général doit le conduire le 26 ou 27 de ce mois. En attendant, il s'occupe d'établir ici une garnison de deux bataillons commandés par le colonel Marion, et qui maintiendra le pays entre les deux Atlas, en faisant respecter l'autorité du nouveau bey que le général a choisi parmi les Maures.

Du reste, qu'on ne craigne pas que le poste de Médéa soit une imprudence. Il est soutenu par la position de l'Atlas, où l'affaire du 21 a eu lieu, et que le général va faire occuper par deux blockhaus; la ferme où nous avons campé le 20, et que le général a fait fortifier, sera ensuite un point intermédiaire jusqu'à Blida, où le général se propose de laisser le lieutenant-général Boyer, qui sera commandant supérieur de la province. On ne peut, comme vous voyez, ajouter plus de prudence à une combinaison aussi hardie, l'avenir de l'Afrique est tout entier dans ce plan.

Un post-scriptum porte: Dans l'impossibilité de traîner les caissons de munitions dans ces affreuses montagnes, le général en chef avait ordonné que chaque soldat emporterait avec lui 70 cartouches, et qu'on laisserait le reste à la ferme. Le capitaine d'artillerie Guy connaissait seul cette circonstance; son frère même l'ignorait: aussi jugea de la position morale du premier, lorsqu'il passa de l'Atlas la brigade d'avant-garde est chargée toute entière, tandis que nous sommes attaqués sur nos flancs et nos derrières, et le gros de l'armée enfoncé dans un sentier épouvantable. Tout à-coup en cri unanime, parti de l'avant-garde et porté de bouche en bouche jusqu'à la queue de l'armée appelée avec effroi les cartouches en avant! Les cartouches de l'avant-garde sont donc épuisées, et on ignore que nous n'avons point de caissons de munitions. Séparé du général en chef, le capitaine Guy ne put le rejoindre: il prend sur lui de retourner en arrière, et il rencontre, après des obstacles infinis, un officier d'artillerie qui lui confirme qu'il n'y a pas d'autres cartouches que celles portées par chaque soldat. Sans hésiter il ordonne, au nom du général en chef, au capitaine de la compagnie des équipages (troupe qui combat rarement), de lui remettre toutes ses cartouches. Les soldats s'en désaisissent; et il arrive enfin auprès du général en chef, à qui il raconte ce qu'il vient de faire. Toutes les hauteurs furent enlevées une heure après.

ALGER, 2 décembre 1830.

La campagne que nous venons de faire est magnifique et fait le plus grand honneur au général Clauzel, et il est bon que la France et l'Europe le sachent. A notre retour de Médéa, le général a laissé deux bataillons avec le commandant Cassagne, un de ses officiers, nous avons encore en quelques affaires peu importantes; mais à Blida, où les Kabyles ont en l'audace de se présenter, il y a eu le 25 un combat à outrance; les soldats, exaltés par la victoire, ont fait main-basse sur les habitants, qui avaient favorisé l'attaque des Kabyles. Nous avons eu à déplorer, dans cette expédition, la perte de 50 hommes de l'artillerie et du train, dont les chefs, par excès de bravoure, avaient eu l'imprudence de se hasarder sur nos derrières; ils ont été massacrés par les farouches Bédouins de l'Aratch et de la Metidja. Du reste, il y avait des balles pour tout le monde. Le général en chef était toujours aux avant-postes avec son sang-froid ordinaire, sans même être convert par des tirailleurs. Cette audace était peut-être nécessaire pour que le soldat s'aperçût qu'il n'avait pas à sa tête un général en chef qui restait tranquillement dans une maison, tandis qu'il se battait. Un d'eux, qui avait déjà reçu deux balles, lui demandait la permission de venir combattre; un autre lui disait que la fatigue n'était plus rien pour eux.

Il est bon que l'on sache que cette chaîne de l'Atlas, quoique la première, est la plus difficile; les autres sont plus élevées par rapport au niveau de la mer: mais elles présentent moins d'obstacles à franchir. Le général en chef aurait bien pu éviter ce terrible défi, en prenant une route à droite, deux fois plus longue; mais il a voulu montrer à la nouvelle France et à l'Europe ce que peuvent toujours des soldats français quand ils sont bien conduits. Les nôtres iraient avec lui au bout du monde porter la gloire nationale et la civilisation.

Le dey de Tunis a envoyé une nouvelle députation dont fait partie le premier ministre de Sidi-Mastapha; ils sortent demain de quarantaine. Le général en chef a envoyé pour les complimenter son officier d'ordonnance.

Un capitaine d'artillerie part à l'instant même en mission momentanée pour Oran; il amène avec lui trois compagnies d'infanterie et 12 canonniers avec un sergent, ainsi que le capitaine du génie Savari et quelques sapeurs.

Pendant que le général en chef crée des plans de campagne, il s'occupe de ses alliés et les fait concourir à ses dessein.

Le mamelouk Youssef vient d'organiser à Alger, par ordre du général en chef, un escadron de Maures des premières familles, qui vont nous servir dans quelques jours pour une deuxième expédition qu'il projette. Son intention est de compromettre en notre faveur ces familles notables, et de se créer des ressources économiques dans le pays même. Ce Youssef, à la fois interprète et cavalier, s'est très-bien conduit dans la première expédition. C'est lui qui amena à la première affaire de Blida le parlementaire Kabyle, dont l'énergie et le fanatisme nous firent trembler un instant pour le général, qu'il semblait dévorer des yeux; mais Youssef, comme nous tous, surveillions tous ces mouvements. Nous sommes rentrés le 30 novembre à Alger. Pendant notre absence, les farouches nouvelles n'ont pas manqué à Alger sur notre défaite, l'impossibilité de franchir l'Atlas, etc. Il est possible que ces bruits sinistres aient couru à Paris; aussi, je profite du départ d'un navire pour vous dire combien notre expédition a été brillante et heureuse.

ANGLETERRE.

Le Parlement anglais s'est ajourné du 21 décembre jusqu'au 3 février.

Un journal de Londres du 24 rapporte que depuis dix à douze jours, on avait fait plusieurs chargemens de fusils, de pistolets, de poudre et d'autres munitions de guerre, pour être expédiés à différens ports du continent. On estime la valeur des expéditions à la somme de 6,000 liv. st.; plusieurs commissions pour des marchandises de cette espèce sont encore à exécuter. Les sorties à la douane ont été faites en grande partie pour Dunkerque, Bayonne, etc.

Un grand nombre de personnes ont été arrêtées en Angleterre, accusées d'avoir détruit des machines, &c.; en général, la sentence prononcée contre les coupables porte la peine de mort ou la déportation. La mine de charbon, situé à Elsecar, près de Barnsley, appartenant au comte Fitzwilliam, a été incendiée. Dans le Yorkshire, les incendiaires continuent leurs ravages. On a arrêté l'auteur du vaste et désastreux incendie de Whitechurch; il se nomme James Dumore, dit Munro, et est américain de naissance.

DUBLIN, 20 décembre.

M. O'Connell a fait hier son entrée dans cette ville, à son retour de Londres. De très grand matin, les corporations des différens métiers s'étaient dirigées de la ville sur la route qui mène à Howth, ayant à leur tête des bannières vertes, entourées des couleurs d'Orange, et portant diverses inscriptions, parmi lesquelles on distinguait : « La liberté de la presse; vive Guillaume IV; l'émancipation des Juifs; vive O'Connell, le héros de l'Irlande. » La procession se composait d'environ 50,000 personnes, et les rues par lesquelles elle passa étaient décorées et illuminées. M. O'Connell harangua la multitude du balcon de sa maison, dans *Merrion square*; il dit que le nouveau ministère l'avait fait solliciter d'accepter un emploi, mais que, sur leur déclaration qu'ils n'avaient pas l'intention d'appliquer aux maux de l'Irlande une remède efficace, il avait refusé leurs offres.

Extrait du *Dublin Evening Mail*, seconde édition.

23 décembre. — Le gouvernement s'est déterminé à appeler sous les armes les milices irlandaises (*yeomanry*). Cette résolution est très importante. Il y a dans l'Ulster un nombre assez grand de Protestants pour préserver le pays de sa ruine.

En remontant à la source de ce bruit, nous avons appris que le gouvernement avait simplement ordonné qu'il fut passé inspection des armes qui appartiennent à ce grand corps de troupes; cependant cette mesure peut être considérée comme devant précéder leur appel immédiat au service actif.

(*London Courier*.)

POLOGNE.

Le 4 décembre le général Rodek qui commande le 5e corps d'armée prussienne qui a son quartier général à Posen, a fait publier une proclamation qui indique combien la Prusse craint que la révolution polonaise ne pénètre jusque dans cette province arrachée à l'ancien royaume de Pologne. En vertu de cette proclamation, les soldats en factions et partisans sont à peu près maîtres de tous les passages sous prétexte d'insulte. Le soir à neuf heures tous les cafés, cabarets sont fermés, toute réunion dans les rues est défendue à la nuit tombante, les habitans ne pourront se réunir qu'au nombre de trois, ils devront avoir des lanternes et porter sur eux des papiers qui les fassent reconnaître. En cas d'alarme tout habitant qui habite sur le devant de la maison doit illuminer ses fenêtres, la moindre infraction est punie de la prison.

HAMBURG, 25 décembre.

La Garde Russe, forte de 40,000 hommes, était prête, à la date du 25, à marcher de St. Pétersbourg sur la Pologne. Dans cette dernière ville, les affaires commerciales étaient nulles; le gouvernement est déterminé à envoyer en Pologne une armée très considérable, et à écraser l'insurrection, coûte qu'il coûte.

BELGIQUE.

On écrit de Luxembourg que M. du Moulin, commandant militaire de la forteresse, vient de recevoir l'ordre du roi de Prusse de garder la plus stricte neutralité, de mettre la plus grande circonspection dans sa conduite, et de s'abstenir de tout acte contraire aux droits que peuvent avoir les Belges. M. Widmar avait dressé une espèce de liste de proscription de soixante-quinze personnes auxquelles l'entrée de la ville était interdite. Plusieurs de ces personnes circulent maintenant librement à Luxembourg.

— Au congrès de la Belgique, on a mis en discussion un amendement d'un membre sur le sénat. Cet amendement remplace l'art. 1^{er} du projet de loi; il est conçu en ces termes : « Les membres du sénat seront élus par les collèges électoraux qui élisent la chambre élective. » Il a été adopté à la majorité de 136 voix contre 40. Il a été également décidé à la majorité de 90 voix contre 74, que la durée des fonctions des sénateurs serait double de la durée des fonctions des députés. Le nombre des sénateurs sera égal à la moitié du nombre des députés. Les sénateurs devront payer mille francs de contribution.

— On écrit d'Anvers : « Nous avons reçu par une voie sûre et impartiale des renseignements tout récents sur la situation de la Hollande.

Les charges publiques y ont augmenté avec la misère des basses classes. On exige à titre d'emprunt le montant de la contribution personnelle et mobilière, en échange duquel on reçoit un récépissé remboursable en deux ans. Dimanche dernier, ce papier perdait 25 pour cent. On a également établi une contribution somptuaire sur le vin. Personne n'en est exempt.

La ville de Gand a été le théâtre de troubles très sérieux, qui ont commencé le 22 décembre et duré plusieurs jours. Le gouverneur des deux Flandres a fait publier une proclamation, dans laquelle il annonce au peuple qu'il emploiera la force armée pour dissiper tout rassemblement séditieux.

Tout est tranquille à Arna. Les canons enlevés de l'arsenal par les insurgés ont été rendus le 11 au soir. Cependant le vie de M. Hunziger, président de la municipalité a été menacé le 9. Un nommé *Wohlenschlegel*, l'a attaqué inopinément, et a voulu le poignarder. Heureusement cet attentat a été détourné, et l'assassin est en prison.

ITALIE.

Les cardinaux ont dû se réunir en conclave le 14 de ce mois au palais apostolique quinquinal. Le gouverneur du conclave est S. E. Louis del Drago, major domus des palais apostoliques, le maître des cérémonies est Mgr. Joseph Zucchi. Les restes mortels du feu pape ont été portés le 5 à la basilique du Vatican. Les obèques ont commencé le 5 avec toutes les cérémonies usitées en pareille circonstance. Le même jour les restes de Léon XII ont été enlevés de la niche où ils avaient été placés et déposés dans le caveau, devant l'autel de saint Léon-le-Grand, comme il l'avait demandé.

— Le bruit d'une insurrection à Rome paraît se confirmer. Une lettre de Gênes rapporte qu'un courrier de Rome, arrivé dans cette ville a répandu la nouvelle que les Romains s'étaient levés en armes, demandant une constitution. Toute l'Italie est à la veille d'entrer en révolution.

(*Courrier Français*.)

AMÉRIQUE CENTRALE.

Un passager à bord de la goélette *Ned*, arrivée en 20 jours de Rio-Salado, nous apprend que le général Lamar, ex-président du Pérou, est mort, le 15 novembre, à Cartago, ville de l'Amérique Centrale. C'était un homme de grands talens et qui était universellement estimé. Il avait servi sous Wellington

et avait fait avec lui toutes les campagnes de la Pérouse.

L'Amérique Centrale est tranquille; le général Morazan et la nouvelle administration font tous leurs efforts pour consolider le gouvernement.

On craignait bientôt de voir la guerre entre Bolivie et le Pérou; une lettre de Lima affirme qu'il n'y a plus aucun espoir d'éviter une collision entre ces deux états.

Le congrès de l'Amérique Centrale préparait un nouveau tarif des douanes qui augmentera les droits, sur les marchandises américaines surtout, de 20 à 25 pour cent.

La province de Nicaragua avait beaucoup souffert d'un orage épouvantable, accompagné de tourbillons. Rien n'a échappé à ses ravages, et la terre a été dépouillée sur tout son passage. Sur un espace de 26 milles carrés, pas un brin d'herbe n'est resté debout. On estime que la perte s'élève de quatre à cinq millions de piastres.

(*New-York Gazette*.)

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Aux troubles inquiétans qui ont agité Paris le 22 décembre, a succédé un moment de calme; condamnés à un châtiment qui a trompé la vindicte publique, les ministres sont arrivés sans encombre aux demeures qu'ils ne doivent plus quitter, et les fonds publics ont éprouvé un mouvement de hausse qui peut faire croire au retour de la confiance et de la tranquillité. Ce succès est dû tout entier à l'attitude imposante de la garde nationale, et non aux mesures des ministres qui, à l'exception de M. de Montalivet, ont laissé voir dans ces graves circonstances toute leur faiblesse et toute leur indécision. On ne peut se dissimuler que les hommes qui gouvernent aujourd'hui la France ne sont pas à la hauteur des événemens qui les entraînent, et que leur talens politiques ne répondent pas à la pureté de leurs intentions; ils sont avarés d'actions et prodigues de paroles, mais les applaudissemens qui chaque jour couvrent leurs voix à la chambre des députés ne semblent pas retentir au-delà de l'enceinte de ce palais; leur confiance dans les protestations amicales des puissances étrangères n'est pas partagée par tout le monde, et même quelques voix s'élèvent contre leur trop grande sécurité vis-à-vis du cabinet anglais, dont presque toujours les caresses sont aussi dangereuses que les inimitiés. Le roi en mettant M. Lafitte à la tête des affaires a rencontré l'honnête homme et le bon financier, mais a-t-il trouvé l'homme d'état et le diplomate? nous devons en douter malgré toute notre partialité pour ce ministre dont nous connaissons le caractère honorable et indépendant.

Cette disposition à son égard nous a fait lire avec peine les rapports qui transforment en une ruine complète l'embaras passer qu'il éprouve peut-être. Personne n'ignore que M. Lafitte possédait il y a peu de temps une immense fortune et qu'il ne se livrait à aucune spéculation sur les fonds publics; tout le monde sait aussi que, toujours prêt à encourager l'industrie et à venir au secours de ses amis, il a placé dans leurs mains et dans des entreprises manufacturières des sommes considérables dont la rentrée immédiate est impossible. Sa position politique a pu nuire à son crédit commercial, mais ses ressources sont immenses et il y a loin d'une ruine entière à une gêne momentanée. Ces détails contenus dans une lettre datée de Paris du 31 décembre, sont évidemment écrits par une personne qui a voulu faire image en représentant le premier ministre de France en banqueroute, et son auteur fait voir combien il est mal informé lorsqu'il dit que le Roi a prêté 30 millions à la ville de Paris, que M. Lafitte est ministre de l'intérieur, et enfin qu'il va faire un assignement de ses biens. Les 30 millions accordés au commerce ont été votés par les chambres, M. Lafitte est ministre des finances, et un assignement est une mesure tout à fait étrangère aux lois et aux coutumes de France.

Au reste, quelque soit la position de ses affaires personnelles, et quelque liberté d'esprit qu'elles puissent lui laisser pour s'occuper de celles de l'état, nous pensons que M. Lafitte s'est chargé d'un fardeau sous lequel il succombera bientôt. Un moment de calme n'est malheureusement pas un retour complet à l'ordre et à la tranquillité et aujourd'hui de bonnes intentions ne sauraient suppléer à la vigueur et aux fortes conceptions, qui seules peuvent sauver la France de l'anarchie.

Le Roi, en recevant la démission du général Lafayette, a fait une perte dont les conséquences peuvent être bien graves; l'influence de ce vieux patriote était sa principale force, elle arrêtait parmi les jeunes gens l'ardeur républicaine qui se manifeste de nouveau par des protestations contre les actes du gouvernement et par des associations dangereuses; il avait fait roi Louis Philippe, et il lui prêtait l'appui de la pureté de sa vie et du souvenir de ses efforts constants pour la cause de la liberté. Sans croire entièrement aux *on dit* des journaux anglais, il est difficile de supposer que M. de Lafayette, s'éloignant au même moment que MM. Dupont de l'Eure et Odilon Barrot, dont il partageait les opinions, n'ait eu d'autre motif de retraite que celui qu'il avoue; son expérience des révolutions est trop grande pour qu'il ignore que ce n'est pas le lendemain du jour où trente mille habitans des faubourgs ont été repoussés par la garde nationale, que la tranquillité

est certaine et que ses services deviennent inutiles. Il eût été dangereux qu'il s'expliquât plus ouvertement, mais la nouvelle loi sur la garde nationale qui perd le droit de choisir ses chefs, celle des élections, qui sur une population de 30 millions d'habitans permet seulement à 180 mille de choisir ses représentans, font assez voir, qu'ainsi que ses deux amis, il n'approuvait plus les actes nouveaux ou projetés du gouvernement.

Peut-être les ministres, en ne cherchant pas à retenir M. Lafayette, ont-ils voulu désavouer les déclarations et les principes sur la non-intervention qu'il a exprimés dernièrement à la tribune, à propos des affaires de Pologne, et que les journaux anglais ont traité de Don Quichottisme. Si cette supposition est vraie, si les ministres redoutent la guerre, tout fait croire qu'ils ne s'accordent pas avec la majorité de la nation, surtout avec la jeunesse dont l'activité et l'ambition demandent à s'exercer sur un vaste théâtre. Nous ajouterons que la guerre seule peut consolider le nouveau gouvernement, et que jamais la France ne s'est trouvée dans une position plus favorable pour l'entreprendre avec succès, car elle se porterait en masse sur un ennemi que des soulèvemens intérieurs diviseraient bientôt et dont les ressources et le crédit sont épuisés. Le ministre des finances a déclaré lui-même que les moyens de payer la guerre ne lui manqueraient pas. Le budget doit présenter des réductions importantes dans la dépense ordinaire: on aurait pour la dépense extraordinaire 80 millions, dont a été soulagée la contribution foncière, et un revenu de 80 millions représente un capital d'emprunt de 14 à 15 cent millions. De plus le gouvernement peut vendre plus de 3 milliards de bois qui produisent peu entre ses mains et dont les particuliers tireraient grand parti. Quelle différence entre cette position et celle des autres puissances, de l'Angleterre surtout! et quel parti pourraient-elles en tirer des hommes capables et énergiques.

Mais déjà l'on parle de Léopold pour le trône de la Belgique, et nous verrions ce beau pays devenir une province anglaise, avec un prince à la solde et sous l'influence de l'Angleterre. Le cabinet français aura-t-il la faiblesse d'y consentir, et les conférences de Londres donneront-elles un aussi triste résultat?

Extrait du *Times* du 18 décembre.

Les journaux de Paris sont remplis de l'éloge du maréchal Soult pour avoir déployé toute son énergie, ses talens et son activité dans l'administration du ministère de la guerre. Toute la langueur qu'on remarquait dans les bureaux a disparu; il y a maintenant moins d'écritures et beaucoup plus de décision que sous aucun autre ministre. Les employés n'y accumulent plus pièces sur pièces, mais les grandes routes sont couvertes de conscripts et les places fortes se remplissent de munitions et de défenseurs. Plus de gendarmes pour conduire les conscripts à leurs dépôts, ils s'y rendent d'eux-mêmes en chantant la *Marseillaise*; les volontaires s'offrent en si grand nombre que la seule difficulté est de choisir parmi eux. Dans la campagne, l'enthousiasme est si grand que les paysans, pour se délasser de leurs rudes travaux, s'exercent au maniement des armes et à la discipline militaire; enfin, partout la guerre se prépare et surtout on aspire à cueillir des lauriers.

Cette disposition qui anime toute la nation est encouragée par ceux des journalistes qui voudraient la voir employée dans une guerre étrangère. On ne prétend plus que la Russie va venir attaquer la France, mais maintenant on engage, on excite le gouvernement à aller attaquer la Russie. Ces écrivains oublient que les troupes françaises ne pourraient passer le Rhin et l'Elbe qu'en agissant d'après un principe de prosélytisme politique et d'intervention militaire, que les premiers, dans leur indignation, ils flétrissent d'odieus lorsqu'on l'applique à leur propre pays. La Russie n'a-t-elle pas des droits plus légitimes à se maintenir par la force dans la possession de son territoire de la Pologne que la France n'en a de garder sa conquête d'Alger. Ce n'est pas le moment de demander comment les prédécesseurs de l'empereur de Russie sont devenus les maîtres d'une portion de la Pologne; il nous suffit de savoir que son droit à la couronne de ce royaume n'a été révoqué en doute par les Français que lorsque les Polonais eux-mêmes voulurent se soustraire au joug qui leur était imposé. Dans une circonstance tout-à-fait semblable, ces journalistes qui s'érigent en champions de la liberté, ne se sont pas opposés à ce que la Hollande, seule et sans alliés, fût tous ses efforts pour reconquérir ses provinces de Belgique. Le même raisonnement ne s'applique-t-il pas à la Prusse et à l'Autriche, pour la portion qu'elles possèdent des dépouilles d'une nation brave mais malheureuse. Si ces puissances se renferment dans les limites de leur territoire en Pologne, si elles se contentent de se maintenir dans leurs propres possessions, quel autre qu'un chevalier errant, redresseur des torts politiques, vengeur des droits nationaux, qu'un nouveau Don Quichotte enfin oserait proposer de traverser toute l'Europe et d'en courir tous les risques d'une guerre sanglante pour aller les en déposséder.

Est-il même probable que la Russie ait besoin de leur secours pour se soutenir dans sa portion? Mais lors même que ces trois puissances se ligueraient et feraient cause commune pour maintenir un état de choses que l'Europe a plusieurs fois sanctionné, la France ou aucune autre des nations méridionales de l'Europe pourrait-elle trouver dans cette alliance un prétexte assez spécieux pour envoyer des troupes sur la Vistule afin d'arracher aux aigles de Russie et de Prusse la proie qu'on leur a abandonnée avec une coupable indifférence? Non, certainement non. Il pouvait être juste d'entreprendre une guerre pour empêcher le partage de la Pologne, il serait injuste d'en commencer une pour lui rendre l'indépendance après quarante ou cinquante années d'esclavage.

La France a des idées beaucoup trop étendues sur les engagements qu'elle a pris; si elle s'imaginerait être appelée à soutenir le principe de non-intervention sur quelque partie de

monde que ce soit autre que la Belgique. Ce dernier pays lui est limitrophe, et une tentative pour renverser les principes de gouvernement qui leur sont communs serait sans aucun doute une attaque directe contre la France. Mais la Pologne n'est point placée dans la même situation ; elle est séparée de la France par plusieurs centaines de milles et par la barrière de l'Allemagne ; envoyer une armée à Varsovie serait donc, de fait, donner le signal d'une guerre universelle sur le continent. Si Don Quichotte s'était borné à redresser les torts dans son village, il aurait pu ne pas prendre rang parmi les héros, mais il aurait du moins évité de commettre beaucoup de folies dans ses chevaleresques excursions pour trouver des opprimés à défendre.

Ce qui nous a engagé à écrire ces observations, ce n'est pas tant l'esprit chevaleresque qui dirige les jeunes écrivains des journaux de Paris et leur dicte tous les jours de si singulières propositions, que le discours du général Lafayette, à la chambre des députés. Si, d'un côté nous trouvons ridicule que ces jeunes gens excitent incessamment le gouvernement français à se mettre à la tête d'une croisade en faveur de la liberté, de l'autre nous n'approuvons pas davantage la doctrine prêchée par l'apôtre du républicanisme. Dans cette séance de mardi, le ministre des affaires étrangères garda le silence, mais nous avons l'espérance, pour la paix de l'Europe entière, que son silence n'était pas l'expression de son assentiment.

Correspondance particulière du Times.

PARIS, 21 décembre.

Avant de reprendre mon récit au moment où je le laissai, hier au soir, pour vous expédier ma lettre par exprès, je dois vous dire que tous les renseignements que je reçois sur l'état de la ville ce matin, sont de nature à exciter les plus vives alarmes. Les affaires sont suspendues, le crédit est détruit, le trésor est sans argent et le gouvernement sans aucune force morale. Les personnes qui l'on rencontre ne parlent qu'avec défiance, et pour la première fois, saisi d'horreur et d'étonnement, je viens d'entendre dire qu'on doit laisser le peuple massacrer les ministres ; qu'il faut fermer les yeux et ne rien faire pour leur défense, si la masse des ouvriers, si ces mêmes hommes qui, dans les journées glorieuses de juillet, ont été si bien inspirés par leur amour pour les lois, les violent ouvertement pour satisfaire, dans le sang des accusés, leur soif de vengeance. On émet cette opinion de sang froid, et c'est sans rougir que l'on envisage la possibilité d'un crime aussi affreux. Excusez cette digression, je l'ai placée ici afin de ne plus interrompre le récit des événements.

Je finissais ma lettre d'hier en vous disant que lorsque je quittai le palais du Luxembourg, la foule grossissait à chaque moment, et que la garde nationale courait aux armes. À six heures, lorsque j'y retournai, je trouvai la garde sous les armes, marchant du palais vers les quais et faisant refluer le peuple devant elle. Ce mouvement fut exécuté avec beaucoup de bienveillance par les troupes et je fus surtout frappé de la douceur et du sang froid des officiers qui se contentaient de dire : Allons, mes amis, veuillez vous retirer. Le peuple leur obéissait partout, mais avec répugnance ; de tous côtés, on trait conversation avec les soldats, on se plaignait de ce que la révolution était compromise, on exprimait la certitude que la garde nationale se joindrait au peuple pour exiger justice entière ; certainement, répondaient toujours les gardes nationaux ; mais sans rien perdre de leur fermeté, quoique avec modération, ils forcèrent ainsi le peuple à évacuer jusqu'à moitié chemin de la rivière, toutes les rues qui aboutissent au Palais du Luxembourg.

À mesure que la nuit approchait, vers les huit heures, je crus m'apercevoir d'un grand changement dans les sentiments et les dispositions de la foule ; elle venait, dans ce moment, de recevoir un renfort très considérable du faubourg St.-Antoine ; d'après mes propres observations, je pense que tous les ouvriers de Paris s'étaient réunis et avaient concentré leurs efforts sur ce point. Cependant la garde nationale leur faisait face et les pressait de toutes parts ; alors il y eut une espèce d'unanimité dans les cris : Citoyens soldats, ôtez vos baïonnettes, vous faites partie de nous, nous agissons ensemble ; les officiers répondaient : Oui, nous faisons tous partie du peuple, nous sommes vos concitoyens ; nos baïonnettes ne vous feront jamais aucun mal, mais des soldats ne doivent pas les ôter. Les cris redoublèrent avec plus de violence ; Mort à Polignac ! Mort à Peyronnet ! On ne prononça pas même le nom des autres ministres. Ces mouvements durèrent depuis 6 heures jusqu'à 11 ; Les boutiques furent fermées de très bonne heure, et la garde nationale recevant des renforts à tous moments, la foule se dispersa sans commettre de désordres.

Dans quelques uns des postes de moindre importance, il y eut plusieurs gardes nationaux de désarmés, mais les patrouilles qui vinrent au secours des sentinelles eurent bientôt réarmé les fusils. La grande partie de la foule se composait de jeunes gens d'à peu près 18 à 20 ans, et portant des vestes de travail. J'ai vu dire que sous ce déguisement il y avait un grand nombre d'étudiants et quelques élèves de l'école polytechnique. La seule chose que j'aie entendue et qui pourrait venir à l'appui de cette assertion, c'est la réponse que fit un jeune homme à un garde national, qui, au coin de la rue d'Anjou, lui disait : pourquoi ne vous retirez-vous pas ? vous avez entendu nos ordonnances ? (il se servit de ce mot.) Oui, répondit le jeune homme, j'ai entendu les ordonnances, et je suis venu ici pour voir que justice soit faite. Hors cette seule circonstance, partout se faisait entendre l'espèce de patois du peuple de Paris ; quelques étudiants en médecine m'ont dit qu'ils s'étaient mêlés à la foule par curiosité et les élèves de l'école polytechnique ont fait publier par les journaux qu'il était faux qu'ils eussent participé en rien à ce tumulte.

À neuf heures, il y avait 12,000 hommes de la garde nationale sous les armes autour du Luxembourg ; des régiments de la ligne étaient en bataille dans le Louvre et le Palais-Royal dont les portes étaient fermées au public. Le général Lafayette dont le patriotisme, malgré son grand âge, n'a rien perdu de son ardeur, se rendit de suite à la prison du Luxembourg ; sur sa route, quelques personnes lui adressèrent des paroles injurieuses, mais la grande masse du peuple

conserva pour lui le respect dû à sa vieillesse et à son noble caractère. Il demanda qu'on lui dressât un lit dans la prison des ministres, déterminé qu'il était à ne point abandonner ce domicile jusqu'à ce qu'il eût la certitude que les lois seraient respectées partout. Le roi est dans la plus grande consternation ; parmi les ministres, seul, le maréchal Soult montre de l'énergie. Lafayette est un homme incapable et un feseur de phrases, et, dans l'état où sont ses affaires, que la crise commerciale menace de ruine, il a perdu tout ce qu'il avait de force.

Ce matin, tous les postes sont renforcés ; j'ai trouvé les rues qui aboutissent au Luxembourg parfaitement tranquilles et bien gardées. Des régiments de ligne sont stationnés sur la place St-Sulpice, le marché St-Germain, la place de l'Odéon et en face la cour des pairs : les boutiques sont fermées, et des patrouilles sont constamment en marche du Palais jusqu'à la rivière. Sur le quai Voltaire, la 11^{me} légion toute entière est en bataille et des détachements de cavalerie forment partout des lignes de communication. Les murs sont couverts de placards adressés au peuple et des articles du code pénal qui s'appliquent aux attroupements, aux meneurs et instigateurs de troubles etc. Néanmoins la foule augmente, les clameurs sont assourdissantes, et des corps nombreux d'ouvriers se dirigent vers le Luxembourg ; tout fait croire que vers la nuit il peut y avoir des désordres. Cependant on ne voit d'armes nulle part ; quelques ouvriers, en dérision de la garde nationale, portent leurs bâtons comme des fusils. Partout on distribue des cartouches aux soldats et je crois que s'ils conservent leur sang-froid et leur fermeté, il est tout-à-fait impossible que la populace puisse tenter avec succès une attaque contre l'autorité. Quoiqu'il en soit, les esprits sont pleins d'inquiétude, et on ne prévoit rien de rassurant dans l'avenir. Tous les étrangers, surtout les Anglais, s'empressent de quitter Paris, et on entend dire (ce que je ne crois pas) que la garde nationale refusera d'agir à la dernière extrémité. Comme individus, un grand nombre des gardes nationaux pensent comme le peuple ; mais la grande masse n'agit, je n'en ai pas le moindre doute, comme doivent agir des gens qui ont tout à gagner au maintien de l'ordre public. Cependant l'ordre du jour de Lafayette, proclamé hier, a été blâmé presque partout ; je sais même que plusieurs personnes, dans la garde nationale même, ont adressé en leur nom, des représentations au roi contre cette déclaration, qu'ils accusent de trop d'humanité.

Il n'est pas vrai que le général Gourgaud ait été arrêté hier ; bien plus, dans le conseil d'hier, on a agité et débattu la question de savoir s'il était prudent d'arrêter les personnes marquées qui sont engagées dans quelque conspiration en faveur d'une contre-révolution, et on a décidé que la mesure était impetive ; autre preuve de la faiblesse du cabinet : les ministres n'ont aucune fermeté et je les crois tout-à-fait incapables de résister au torrent.

On a fait quelques arrestations parmi le peuple ; je viens d'entendre dire que trois gardes nationaux ont été blessés hier au soir à coups de couteau ; je n'ai rien vu de semblable, si ce n'est un soldat qui, par accident, s'était blessé à la main.

Je ferme cette lettre à 4 heures, jusqu'ici, le peuple s'est borné à faire beaucoup de bruit dans les rues ; la garde nationale, fermée à son poste, repousse sans cesse le peuple des rues qui conduisent au Luxembourg.

4 heures et demie.

P. S. — Je viens encore de traverser les troupes et la foule qui entourent le palais. Les Pairs sont à délibérer, en séance secrète, sur le jugement. Aucune des personnes qui ont eu occasion de converser avec les Pairs à ce sujet, n'en attendent une condamnation à la peine de mort.

Partout le peuple s'agite et semble se préparer à faire un grand mouvement ; je ne puis que vous répéter que je suis loin de partager la crainte qu'éprouvent les gens pusillanimes. J'ai observé le peuple et ses dispositions partout où j'ai pu me mêler à lui, je l'ai toujours vu céder avec tranquillité au sang-froid et à la fermeté bienveillante de la garde nationale ; voilà ce que je puis dire avoir vu de mes yeux.

5 heures du soir, mercredi 22 décembre.

Au moment où je ferme cette lettre, la ville est plongée dans le trouble ; la garde nationale reste sous les armes, des groupes d'ouvriers parcourent les rues demandant à grands cris la tête des ministres ; on affirme toujours que des élèves de l'école polytechnique et des étudiants se mêlent à ces groupes ; cependant un grand nombre d'étudiants contredisent cette imputation calomnieuse. Hier on a trouvé des piles de cartouches dans quelques ateliers du faubourg St-Antoine ; les autorités sont toutes sur pied, on a fait quelques arrestations, mais toutes parmi le peuple. Le gouvernement avance qu'il y a des personnes de rang qui conspirent, pourquoi donc alors ne pas les faire arrêter ? Le fait est que le peuple fonde ses espérances de succès sur la faiblesse des ministres : dans tout le cabinet, il n'y a pas un homme qui possède de la vigueur et de la fermeté ; l'honneur et la vertu ne sont pas les qualités qu'il faut employer dans des temps de troubles et au moment d'un danger imminent. On m'apprend à l'instant qu'une foule considérable se porte sur Vincennes : ce n'est pas toutefois une entreprise facile que de pénétrer dans cette forteresse. Déjà 300 ouvriers ou hommes du peuple sont arrêtés ; pour moi, je ne vois encore rien d'alarmant si le trône est entouré de gens de cœur qui décident et agissent avec promptitude et vigueur. S'il n'en est rien, le danger est très-grand.

Par exemple, hier au soir les régiments de ligne bivouaquaient dans la cour du Palais-Royal, et les soldats, accroupis autour de leurs feux, chantaient à pleine voix la Parisienne et la Marseillaise sous les croisées de l'appartement du Roi, où le conseil était rassemblé. Le maréchal Soult appellerait-il cela de la discipline militaire ? En dehors des grilles, le peuple mêlait sa voix aux chœurs.

Toutes les boutiques du Palais-Royal sont fermées. La populace se rassemble et s'attroupe de tous côtés ; la garde nationale court aux armes.

Aux approches de la nuit on craint que le tumulte ne redouble de violence. Le roi s'est montré à son balcon, et dans la cour du Palais-Royal ; il a été bien reçu, cependant le peuple n'en continue pas moins de pousser des clameurs. Plusieurs députations d'étudiants et de soldats ont été reçues par le roi aujourd'hui, et l'ont assuré de leur entier dévouement.

LITTÉRATURE.

DE LA GRÈCE MODERNE ET DE SES RAPPORTS AVEC L'ANTIQUITÉ.

Par Edgar Quinet.

Nous rendrons compte dans un de nos prochains numéros de cet ouvrage d'un jeune membre de la commission envoyée par le gouvernement en Morée. Le livre de M. Quinet est un vivant reflet de la Grèce ancienne et moderne, il a jeté sur elle le coup d'œil du philosophe et de l'artiste. Nous justifierons ces éloges anticipés par une citation.

Ce fut à Pétalidi que nous vîmes les premiers fûts de colonnes ; des chapiteaux que des myrtes enveloppent d'ombre, un souffle léger qui agite ces rameaux comme une âme qui s'exhale des pierres, partout l'asphodèle décoloré des morts, l'aigle planant à mi-côte, une barque échouée dans l'anse. Nous reçûmes là pour la première fois l'impression claire du pays où nous étions. Toutes ardentes et désertes que soient ces grèves, non, ce ne sont pas les grèves de l'Afrique ni de l'Asie ; si c'était l'Arabie, il y croîtrait des arbres à eucens ; si c'était les steppes de la Perse, les ruisseaux y rouleraient des sables d'or ; si c'étaient les marais de l'Égypte, je m'y reposerais contre le tronc des datiers. Ce n'est pas l'Arabie, ni la Perse, ni l'Égypte, mais la terre où toutes ces contrées et leurs génies divers se rencontrent en quelque chose, mêlés, tempérés et changés l'un par l'autre, dans les sables, dans le limon de vallées et dans l'histoire des hommes.

Le village de Mavromati, qui tient aujourd'hui la place de Mésène, se compose d'une vingtaine de maisons, et ne renferme que quatre-vingt dix habitants au plus. Ces chaumières ne sont point unies entre elles, mais séparées par des espaces rocailleux, et toutes rangées à peu près sur la même ligne, ce qui les fait paraître plus nombreuses. Placées en amphithéâtre, elles dominent le bassin et la fontaine de Clepsydre dont on entend distinctement les eaux jaillissantes. Aucun reste n'indique qu'il cache les soubassements de quelque monument. On voit encore une petite église à demi-détruite, où un paps du monastère voisin vient dire la messe chaque dimanche. La maison que nous habitâmes pendant notre séjour, et qui était une des meilleures, était en pierre avec un toit de roseau, non pas plat comme dans les îles, mais incliné des deux côtés, presque autant que dans les chaumières de la Provence. L'intérieur formait deux pièces partagées plutôt que séparées par une cloison aussi de roseau. Le foyer était allumé à l'un des angles, et la fumée s'échappait par les larges crevasses qui entr'ouvrent le toit en tous sens. Ce manque d'abri, qui est général aujourd'hui, est la chose à laquelle le voyageur a le plus de peine à s'accoutumer, à cause de l'humidité pénétrante et malsaine des nuits, dont il lui est impossible de se défendre. Pour en souffrir un peu moins, on s'étend par terre autour du feu qu'on entretient chacun à son tour jusqu'après le lever du soleil. Depuis Modon, nous n'avons pas passé une nuit en Morée, excepté quelques jours à Argos, sans voir les étoiles scintiller sur notre tête, ni sentir le vent s'engouffrer sous nos manteaux, et sans nous lever les nerfs et les bras enroulés par l'air fébrile du matin. La pièce que nous occupions avait deux ouvertures sur la vallée. Les pistolets et le fusil d'un palichare étaient suspendus à la muraille. L'ameublement consistait en un baril d'olives où chacun allait puiser quand la faim l'y poussait. Nous ôtions en outre des œufs, du lait de brebis et du cresson de la fontaine d'Arsinoé, mais point de pain. Pour hôtes nous avions une vieille femme et deux jeunes mariés. La première avait été long-temps esclave des Égyptiens, et n'était rentrée dans ses montagnes que depuis que les Français l'avaient délivrée à Navarin. Une souffrance trop prolongée lui avait laissé quelque chose d'égaré. Nous l'entendions à tout propos prononcer le nom d'Ibrahim, et nous ne rentrions jamais sous son toit sans qu'elle ne vint nous demander de l'aumône, comme si elle ne nous reconnaissait pas : circonstance très-rare et peut-être unique dans notre voyage.

La maîtresse de la maison était un peu moins sombre, quoique aussi fort taciturne. Elle passait la journée à filer du coton au fusil, accroupie dans les cendres ou sur le seuil de la porte. Du reste, il faut avoir vu ce type de douleur et d'accablement commun à toutes les femmes du Péloponèse, pour savoir jusqu'où peut aller l'impression d'un malheur continu. Au moment où nous sommes arrivés, leur nombre était fort diminué, comparé à celui des hommes ; il était même rare d'en rencontrer, ainsi que des vieillards, dans les champs ou dans les cabanes ; une grande partie avaient été emmenées en esclavage, ou étaient mortes de maladie et de faim. Celles qui avaient survécu avaient été frappées de manière à ne s'en relever jamais. Leurs robes longues et flottantes, le tissu de laine qu'elles replient autour de leurs têtes en forme de turban, et en en laissant retomber négligemment une partie sur leurs épaules, ajoute à la dignité naturelle de leur taille, que la misère n'a point tout à fait effacée. C'est à cause de cela qu'elles paraissent sous leurs haillons déchus d'un rang élevé, mais l'ardeur de leurs traits méridionaux, qu'une langueur mortelle a flétrie ; leurs yeux noirs, caves, immobiles et meurtris ; une démarche encore noble, mais épuisée, inspirent un sentiment plus fort que la pitié. Leur expression rude, sauvage et morte, ressemblerait à l'apathie, si elle n'était adoucie par une habitude constante de soupirer, qui dans plusieurs a dégénéré en maladie. Quand nous cherchions à leur donner quelque espérance, elles se contentaient de relever la tête en arrière à la manière des Grecs lorsqu'ils veulent nier quelque chose, et de répéter ces mots qui frappent à toute rencontre : den cini (il n'y en a pas). Celles qui sont restées belles, et dont le nombre est plus grand qu'on ne croirait, laissent une impression encore plus douloureuse à cause du mépris qu'elles font elles-mêmes de leur beauté. En les voyant courbées à l'ardeur du soleil sous des fardeaux accablants, ou réfugiées dans des grottes où la pluie tombe goutte à goutte autour d'elles, ou le soir étendues sur la terre, et dévorant avec leurs enfants quelques herbes sauvages que nous pouvions à peine avaler, souvent nous nous sommes rappelés la vie des femmes dans l'heureuse Allemagne, que nous avions quittée il y avait un plus deux mois.

Nous nous représentions le cours facile et la mollesse de leurs jours, ces douces heures passées dans les cercles d'amis, leurs poétiques et oisives contemplations ; et en nous souvenant que là aussi nous avions entendu des plaintes amères contre la destinée, nous nous disions combien est étonnante l'habitude du bonheur ! puis aussi quel fonds de misère est dans l'homme, puisque, si prodigieusement loin de cette région de douleur, il trouve encore de quoi gé-

..... Quoique les murs qui entourent Messène aient été achevés en moins de trois années, rien n'y sent la précipitation : ils ont partout sept pieds et demi de large et sont formés de pierres calcaires de trois pieds de longueur, qui se tiennent par la seule perfection de leurs assises, sans mélange d'aucun ciment. Dans les endroits où elles ont roulé les unes sur les autres, elles ne se sont point brisées ; et, à cause de la blancheur et de la netteté de leurs lignes, on dirait des matériaux apportés là d'hier et qui n'attendent que l'architecte. Si nous prenons notre point de départ du pied de l'Ithôme et de l'Evan, le mur suit pendant environ dix minutes les contours de ce dernier mont et se perd tout à fait à un peu plus de la moitié de sa hauteur. A l'origine que nous avons désignée, on trouve quelques colonnes renversées qui indiquent un temple, et deux tours carrées, chacune avec une ouverture sur la vallée opposée. Vers la seconde coule à petit bruit une source vive qui a sa pente sur le versant opposé à Messène. De cet endroit le mur se relève brusquement et grimpe jusqu'au sommet de l'Ithôme, en bordant sa crête presque en ligne droite. Nous mîmes plus d'une heure et demie pour y arriver par un sentier coupé de lames aiguës et complètement privé de végétation. Ce sommet est formé de quatre plates-formes unies entre elles par des bandes de rochers larges à peine de dix pieds. Sur tous les bords on distingue encore les fondemens de l'Acropole. La dernière de ces plates-formes, qui est la plus grande, est occupée par un monastère aujourd'hui abandonné, et qu'Ibrahim a achevé de détruire. Ces masures, qui tiennent la place du temple de Jupiter Ithomate, se composent de plusieurs enceintes, de quelques cellules et des débris d'une petite église ; le temple est tombé, mais le culte a survécu. Comme aux tems homériques on choisissait chaque année un prêtre pour garder dans sa maison la statue du dieu. Aujourd'hui l'image de la Panagia ou Sainte-Vierge est confiée chaque été à la garde d'un caloyer de Voucano.

Les fêtes ithoméennes, célébrées dans les vers d'Euménis, ont été remplacées par des danses champêtres où le peuple se réunit encore au mois d'août de tous les points de la Messénie : on nous a assuré qu'elles ont continué même au milieu des guerres de la révolution ; cependant l'espace circulaire et revêtu de dalles qui sert à ces fêtes, était recouvert d'herbe quand nous l'avons vu, et prouvait qu'elles avaient été interrompues au moins depuis quelques années. Un peu au-dessous du monastère on trouve deux citernes avec une ouverture d'un pied et demi carré, sous des rochers fortifiés par un mur antique et ombragés par un massif de houx. Près de là le chevrier qui nous accompagnait nous montra avec admiration des empreintes sur le rocher, qui ressemblaient en effet à des pas d'homme : nous primes plaisir à ce retour subit vers cet âge où les dieux, dans leur marche gigantesque à travers le genre humain, avaient laissé de semblables traces de leurs pieds sur le sommet du Mérou, de l'Albion, du Taurus et de l'Olympe. Par-delà le monastère, la crête se brise tout-à-coup et va en descendant par masses déchirées, se relever à environ trois cents pas. Après nous être traînés sur les pieds et sur les mains, en roulant dans les anfractuosités de la montagne, nous découvrîmes une tour de la citadelle encore debout, à l'extrémité de ce piton. Voici alors le spectacle que nous avions autour de nous : au sud, la mer de Messénie, une, scintillante, et ses bords découpés en petites anses jusqu'à la pointe de Coron ; sur le rivage opposé, qui se prolongeait en ligne droite jusqu'au cap Ténare, le Taygète avec ses cinq coupoles revêtues d'un éternel hiver, laissait courir de sa cime des ravins de neige sur la draperie d'azur qui se déroulait autour de ses flancs ; la vue de ces neiges, que le soleil du matin faisait alors briller comme les rosées d'une cathédrale, répandait dans l'air altéré du paysage la fraîcheur qui lui manquait naturellement. Par-dessus un pic à l'ouest, on distingue les deux îles de Céphalonie et de Zante, qui, à cette distance, sont de la grandeur de deux vaisseaux à l'ancre. Les sommets sombres de l'Arcadie développaient au nord des orbes concentriques jusqu'à l'extrémité de l'horizon, où ils sont tendus d'un mince bandeau de glace ; sous nos pieds, à l'est, et sur le versant opposé à Messène, s'ouvre une vallée profonde et tortueuse, un peu semblable au pas de l'Écluse, à cause de la rivière qu'on voit bouillonner au fond de ses derniers ravins ; cette rivière, qui est la Balyra, après s'être cachée quelque temps sous les collines, s'en va en serpentant pendant trois lieues dans la plaine jusqu'au Panisus, dont les eaux brillent à leur embouchure dans le golfe. A environ cinq cents toises au-dessous de nous, le regard, en tombant dans cette vallée, rencontrait un monastère sur une pelouse ombragée de cyprès ; outre que ses murailles servaient à mieux mesurer la grandeur des objets environnans, nous aimions à ramener nos yeux de l'extrémité de l'horizon dans l'enceinte de ses cours et sur sa coupole byzantine, comme du milieu d'une vie tumultueuse la pensée se replie un moment vers l'étroite solitude qu'on a perdue. A cela ajoutez l'impression d'un lieu élevé, les terrains qui au-dessus de vous tournoient en déployant leurs nappes, le mouvement d'oscillation que leur imprimait la perspective verticale, le sein de la nature, qui, avec la courbe des mers et des montagnes, s'enfle ou s'abaisse et semble respirer plein de pensées profondes. Tantôt nous suivions les premières émigrations des races d'hommes dans l'embranchement et la profondeur des vallées, tantôt nous cherchions sur les sommets qui se détachaient à pic le monde mystérieux des traditions religieuses, et nous pouvions distinguer le séjour de l'Apollon du Cotyle, du Jupiter de Lycée, du Neptune de Ténare ; d'autres fois nous étendions des phalanges d'airain sur les flancs des côtes, dont elles avaient si souvent pris la forme ; puis, on pensait que tout ceci n'était qu'un songe, une imagination vaine et insensée par laquelle je m'égarais moi-même, je me demandais à quoi bon

ce soleil si étincelant, cette mer si voluptueuse, cet air envrant, ces bocages çà et là suspendus, quand ce qui faisait l'âme de tous ces lieux avait depuis si long-temps disparu de la terre.

..... Un peu vers le nord de Messène on rencontre l'enceinte d'un amphithéâtre, et tout à côté un beau reste de mur percé de deux portes à angles aigus, semblables à celles de Tyrinthe. Cette construction, formée d'énormes pierres, nous sembla une imitation savante des murs cyclopéens de l'Argolide.

Notre revue se termina par la découverte d'une inscription où nous lûmes le nom d'Aristomène, mais malheureusement de l'époque de la famille de Tibère Claude ; elle faisait partie des soubassements d'une petite église byzantine située sur une éminence environnée d'oliviers, qui pourrait bien être la place du tombeau du héros. Dans l'intérieur on voyait l'autel appuyé sur un reste de pilier antique ; des chapiteaux de différens ordres étaient roulés sur le pavé, les pittoresques est tellement prodigué dans ces petites chapelles, qu'il exclut toute idée d'art réfléchi, et qu'elles n'ont d'autre beauté que d'être la confusion de tous les siècles et de toutes les ruines. Comme l'empire d'Orient est lui-même le mélange désordonné de la Grèce, de Rome, de l'Égypte, le mélange des ordres, mais non point encore tout-à-fait désorganisés et méconnaissables, ainsi ces petits monumens qui le représentent ont leurs murailles faites de tronçons de colonnes, de frises, d'architraves, de fûts de différens hauteurs réunis entre eux par le hasard. Ils sont flanqués de pierres lapidaires, de fragmens de statues, de bas reliefs, et appuient leurs dômes écrasés sur les vastes et éternels fondemens des temples helléniques. Mais tels qu'ils sont, ils montrent mieux que tous les autres combien l'architecture est épique et nécessaire dans sa progression, et le véritable et naturel dépôt que les empires laissent en se retirant. En effet il est impossible de les considérer avec quelque attention sans reconnaître qu'elles sont la première forme et l'ébauche irrégulière des basiliques du nord, chaos qui vient de se former des débris d'un monde encore croulant ; que le génie naissant du moyen âge lui donne la vie et l'intelligence, ces piliers de divers proportions, sans cesse d'être unis, vont s'élever en fuseaux, ces chapiteaux usés vont changer leurs achantes féties contre les figures symboliques des dragons de l'Apocalypse. L'esprit de l'humanité, en se relevant indépendant et avide d'infini avec des peuples nouveaux, soulèvera dans les airs ces coupes écrasées, et la forme pyramidale que la nature fait prédominer dans sa création végétale en avançant vers le nord, sera celle de cet arbre mystique que chaque siècle a nourri de sa sève. Pendant que, dans les épopées du moyen âge, les élémens celtiques et germaniques s'entrent sur les traditions de la cour de Byzance, les ogives des cathédrales berceront leurs rameaux sur le tronc dépouillé de la colonne d'Ionie. Ainsi, après sa lente formation, l'architecture gothique représente instantanément les phases diverses du genre humain, et n'est elle-même que le type de l'histoire universelle, rendu sensible et immobile par le prodige de l'art.

A peine eûmes-nous repris haleine que nous reparâmes, dans l'impatience d'atteindre les colonnes du Cotyle. L'homme qui s'offrit en cet endroit pour nous accompagner était, je crois le pape. Mais, avec la barbe noire qui ombrageait son visage, et avec le livre qu'il lisait en courant au bord des précipices, il pouvait facilement passer pour un desservant du temple. On parvint bientôt à la région de ces bois de houx dont les feuilles sont de la grandeur de celles des myrtes, et n'en diffèrent que parce qu'elles sont crispées par le froid. Au fond d'une ravine le village de Scélérus est rangé sur le dernier gradin de la cascade que les anciens prenaient pour les sources du Lynx. Je m'informai inutilement de la grotte de Cérès qui devait être dans ses environs. Quand je l'aurais découverte, je n'aurais point pu y faire d'offrande de pain, de miel, de raisins et de gâteau de miel. Les champs labourés et les plateaux de verdure qui pendent sur les rochers expliquent peut-être pourquoi la déesse s'était fixée là. Il nous fallut encore près d'une heure pour gravir le cône de Mondéfio, qui ne présente plus à cette hauteur que quelques chênes rudes et rabougris. Un éclat de voix de mon guide me fit tourner la tête vers le sommet, et je me trouvai vis-à-vis d'un massif de colonnes toutes debout et intactes, qui formaient le plus magnifique ensemble que j'eusse vu de ma vie. Je savais que je devais les rencontrer bientôt ; mais l'effet en fut si prompt, si inopiné, qu'il tenait de l'enchantement. Je ne pouvais revenir de trouver une merveille de l'art si accomplie sur cette crête de rocher voisine de la région des neiges, sans arbres, ni chantiers, ni trace aucune des hommes. Je comptai trente-cinq colonnes encore debout, presque toutes unies entre elles par leurs architraves ; les débris de celles qui complétaient le nombre de quarante-deux sont écroulés en dehors ; leurs tambours ont glissé les uns sur les autres sans se briser. L'intérieur de la cella est marqué par un double rang de bases corinthiennes et de pilastres d'ordre ionien. Le pavé tout entier subsiste : mais le toit et les murs sont entassés pêle-mêle sur les côtes. On sait que les sculptures qui décoraient la frise intérieure et qui représentaient les Centaures et les Lapithes et le combat des Amazones, sont à cette heure dans le Musée de Londres. Maintenant, si je me demande pourquoi la statue vivante d'Apollon, formée à l'image de l'homme, exerce un empire moins puissant que ce temple, que ces masses de pierre en apparence aveugles, sans figure connue ; comment, sans retracer par aucun trait appréciable ni la nature ni l'homme, ces blocs, auxquels manquent le langage et le mouvement, portent en eux le sens le plus profond de l'art, c'est qu'en effet ni ces colonnes ni ces pierres ne sont une matière sans vie, et que le mouvement des races humaines est éternellement représenté et agissant dans leur drame immobile. Au haut des monts, l'âme triste et recueillie des tribus doréennes s'enveloppe, comme d'une robe virile, des plis pressés de sa colonne.

Le génie expansif et brillant qui parut dans les émigrations des Ioniens, pendant qu'il laisse flotter à la manière orientale ses draperies de marbre en longues cannelures, se couronne de fleurs et de guirlandes d'athanie, comme un convive voluptueux de Tyr ou de Pergame. Quand ces ordres divers viennent à se mêler et à s'unir dans un même monument, ils re-

produisent l'opposition des tribus et des races qui se poursuivent, se groupent, se repoussent, se coordonnent d'une manière analogue dans la suite de l'histoire. Un temple grec est la forme pure et nécessaire sur laquelle est modelé le monde de la civilisation antique : il est dans la pensée de l'architecte de l'humanité le plan idéal qu'il réalise dans la durée entière de l'univers païen. Beauté abstraite et une qui est au mouvement et au spectacle de la vie des nations ce que la sphère d'Archimède et les formules des géomètres sont aux révolutions de la nature et à la courbe inégale et rompue du globe terrestre.

De cette hauteur on voit à ses pieds une partie de la Morée : en face du portique, c'est-à-dire au sud, les cimes grisâtres du Tétrage s'allongent et se froissent comme la fourrure d'une bête fauve, et ne retiennent vers le soir que des hurlemens des chacals et des loups. Un large nuage qui cachait le soleil à son couchant, y répandait une lumière pâle et meurtrie. Sur un plan plus reculé, le col de neige de Saint-Elie, détaché par-dessus ces masses, donne un point pour reconnaître la direction du Taygète, comme une barque à demperdue dans les flots se signale de loin à la blanche voile qui chait du fond plus pâle du golfe de Messénie, et nous renvoyait avec ces ombres diaphanes et mobiles la poésie des jours d'été que nous avions passés dans ses ravins. Le couchant est cerné par la chaîne du Condali, qui porte sur sa terrasse les restes de Cyparissie. Dans la même direction la vallée de la Néda plongeait dans la mer ionienne, qui paraît baigner la montagne où repose le temple ; car c'est le caractère des paysages de la Grèce, que des retraites les plus cachées, des forêts les plus sombres, se découvrent quelque part à l'improviste l'horizon de la mer, de la même manière que l'histoire de la Grèce, à quelque tems qu'on la prenne, partout s'agrandit de la perspective lointaine des peuples de la Phénicie et des déserts de l'Orient.

De ces sommets, où s'embranchent les principales montagnes de la Morée, pendant que les éperliers voltigeaient en cercle sur ma tête, j'ai souvent pensé que, si les traditions mythologiques se sont retirées de ces lieux, c'est encore de là que se révèle le mieux le vaste organisme du polythéisme. Comme les chaînes du Péloponnèse se divisent et prennent chacune une direction particulière, ainsi les religions se sont partagées dans leurs vallées ; chacune a poursuivi son émigration avec la régularité d'une formation géologique : partout divergeant avec les rameaux qui les conduisent, elles ne s'unissent que dans les masses où se confondent à leur naissance les souches des montagnes. Pendant que sous mes pieds se rencontraient dans des directions contraires la vallée du Plataniste, celle de la Néda et celle de l'Alphée, je trouvais à-la-fois dans ces mêmes masses du Lycée, l'Artemis des Pélasges, l'Apollon des Héradides et le Jupiter des Hellènes. Puis, étendant ma vue par-delà ces crêtes voisines, je pensais que toutes les souches centrales qui marquent la configuration du globe, l'Olympe, le Taurus, l'Himalaya, sont aussi les sommets culminans du monde religieux, là, où toutes les croyances humaines s'entassent et se nouent ; si bien qu'à la fin je croyais voir les traditions, les idées et les dieux se partager entre les peuples par le même chemin que l'eau des fleuves, les migrations des plantes, et les petits des aigles et des ramiers sauvages.

HISTOIRE.

UNE SCÈNE DE NUIT A GÈNES.

(1169.)

Gènes s'attendait à toutes les horreurs de la guerre étrangère et de la guerre civile. La liberté de la république n'avait pas l'ordre et l'unité pour bases. Pise allait attaquer les Génois, et s'appropriait à venger de récentes défaites et de vieilles injures. Depuis deux mois, les factions aristocratiques et populaires avaient recruté leurs forces, semé les troubles, amassé des trésors, armé leurs partisans. Ils n'attendaient qu'une occasion pour se précipiter avec fureur les uns contre les autres, et cette occasion ne pouvait manquer de s'offrir à ces ennemis qui la provoquaient sans relâche. La plupart des familles génoises se trouvaient entraînées par des liens de parenté dans l'une ou l'autre faction. Les gens de bien gémissaient vainement des maux qui se préparaient ; ils voyaient l'indépendance de la patrie, sa gloire, sa richesse et sa puissance compromises ou ruinées par une inévitable discorde. Ils marchaient les yeux ouverts et d'un pas tremblant vers l'abîme qui allait s'ouvrir. Les consuls, incapables de modérer d'anciennes haines ou de jeunes ambitions, avertis des démarches des Pisans, des nombreuses réunions où les hommes des deux partis méditaient chaque jour le plan d'attaque et la ruine de la république, n'opposaient aux dangers prévus que des palliatifs sans puissance et des temporisations inutiles. On se trouvait dans cette situation si périlleuse où l'anxiété est partout, où l'autorité n'est nulle part, où les ames émuës sont des sources d'orages, où les esprits troublés enfantent les désastres qu'ils redoutent, où tout un peuple, au lieu de marcher dans sa liberté et dans sa force, se précipite sur le glaive qui le déchire, comme l'animal furieux se rue de lui-même sur l'épieu qu'on lui présente.

La fin de l'automne 1169 était venue. Après un repas splendide, donné par Roland Avogadro, chef de la faction aristocratique, à ses amis et sa famille, les nobles qui avaient fait partie de la fête avaient regagné leurs demeures. On n'entendait pas un bruit dans la ville. Des cœurs ennemis y reposaient dans l'enceinte des mêmes murailles ; le crépuscule avait enflammé l'horizon et la mer ; la nuit était venue, sans qu'aucun cri de guerre ou de terreur eût annoncé les massacres dont le lendemain devait être témoin ; car il avait été résolu, à ce dîner, de commencer le lendemain même la guerre civile, trop tardive aux yeux des nobles. La belle ville de Gènes, dont tous les habitans allaient s'entrégorger, était calme : la haine y dormait avant d'éclater.

A minuit un quart (les chroniqueurs nous ont conservé tous les détails précis de cette nuit mémorable), au milieu d'une obscurité profonde que ne dissipait aucun astre du ciel, la

grande cloche de la cathédrale sonna l'alarme; toutes les cloches des autres églises s'ébranlèrent à la fois; l'écho des plaines porta ce terrible avertissement sur la mer lointaine, et fit tressaillir les vaisseaux dans le port. A cet éveil soudain, mille voix répondirent; les bourgeois à demi vêtus, les femmes aux balcons de leurs palais, les matelots armés de tout ce qui s'offrait sous leur main, les nobles avec leurs cuirasses et leurs casques à peine attachés, s'élançèrent en tumulte, se montrèrent de toutes parts. Sont-ce les Pisans? Gènes est-elle attaquée? Aux armes! Qu'on défende la ville. A travers les ténèbres, cette foule, débouchant de toutes les rues, émue, retenant son haleine, incertaine de ce qui se passe, se presse, s'interroge et se grossit. Tous se regardent d'un œil de défiance; nul ne peut instruire son voisin ni s'instruire lui-même; on court en désordre vers la grande place, où un curieux spectacle attend le peuple; bientôt il s'y trouve réuni tout entier, gentilshommes, bourgeois, artisans, prêtres matelots, femmes du peuple.

Sous le dôme du ciel obscur on voyait de vives clartés, émanant du centre de la place, se projeter au loin, suivre le caprice du vent nocturne, illuminer tour à tour et laisser dans l'ombre les hautes arcades, les marbres des façades, les colonnes des palais, les dentelures gothiques des églises. Trente hommes en longues robes blanches et rangés en ligne portaient entre leurs mains ces torches dont la flamme rouge, éclairant seule la scène, faisait briller comme un pâle météore les longs cheveux blancs d'un vieillard qui semblait commander cette troupe vénérable. C'était Hugo, l'archevêque de Gènes. Son clergé était près de lui. Les citoyens les plus respectables, les commerçants, les vieux sénateurs, les chefs de métiers, tenant à la main droite la croix du Sauveur, comme signe de supplication et de paix, formaient un grand cercle autour du prélat et de ses acolytes. Devant eux, dans une chaise d'argent, les reliques de saint Jean-Baptiste étaient exposées à tous les regards, et l'Évangile était ouvert sur la chaise. Les citoyens à cette vue, s'arrêtèrent; il se fit un grand silence. Deux hérauts, portant les armes et la bannière de la république, se tenaient debout des deux côtés de la chaise. On entonna un cantique, et tous les Génois tombèrent à genoux.

Leurs regards étaient fixés sur Hugo, patriarche de la cité, autrefois matelot et guerrier, naguère encore homme de parti, dernier rejeton d'une race patricienne. On savait qu'il n'avait plus de parents, ni à Gènes ni en Italie. Cet isolement, le souvenir de ses exploits maritimes, la trace que des passions orageuses avaient laissé sur ces traits devenus calmes, l'ardeur de ces yeux qui ont suivi sur mer la course et le choc des navires, se joignant à la profonde sincérité des croyances et à la mystérieuse grandeur du spectacle, frappaient d'une terreur solennelle toutes ces âmes italiennes et chrétiennes. L'attente générale était pleine d'émotion et d'anxiété; on priait, on se taisait. L'archevêque, agenouillé pendant l'hymne, se releva. Les annalistes qui nous ont conservé les propres paroles du vieillard peignent de vives couleurs toutes ces têtes tournées vers un seul homme, frappées, à leur sommité, d'une lueur rouge et pâle tour à tour, toutes avides, émuës, ardentes, immobiles. Dans la foule se trouvait Roland Avogadro, chef du parti des nobles. Hugo se tournant vers lui, parla ainsi d'une voix faible et cassée:

« Hommes nobles et bourgeois, au nom du Christ, de son père, et de l'Esprit saint que nous venons d'invoquer; au nom du Dieu de paix que vous avez offensé par vos mutuels affronts et vos débats sanglants; au nom de vos pères, qui vous ont transmis leurs haines héréditaires, et dont les âmes porteront la peine de vos péchés; au nom de votre salut et de la liberté de Gènes, je vous en conjure, et Jésus vous parle par ma voix, ne ruinez pas votre patrie; ne sacrifiez pas à vos vengeances votre bonheur d'ici-bas, votre félicité du ciel. Deux libertés vous sont offertes, celle de la vie et celle de la tombe. Vos fureurs vous rendront esclaves en ce monde et esclaves dans l'autre. Je vous somme, Génois, devant les reliques de saint Jean-Baptiste, de déposer ici toutes vos haines; je vous somme de jurer tous sur l'Évangile l'oubli de vos discordes passés et la paix à venir. »

Aucun citoyen n'osa répondre. Les hérauts, dès que l'archevêque eut cessé de parler, se dirigèrent vers Roland Avogadro, qui, les yeux fixés sur la terre et les bras croisés, refusa de prêter le serment. Alors à cette magnifique scène succéda un mouvement sidématique et si profondément empreint des passions du moyen âge que l'imagination d'un poète de génie n'eût rien inventé de plus énergique et de plus beau.

Roland Avogadro, cria le peuple, prête serment sur l'Évangile! Ses parents l'entraînaient; le héraut lui offrait la croix à baiser et le livre saint ouvert: le guerrier résistait toujours; il ne répondait à de bruyantes acclamations que par son silence.

Enfin il s'avança; des larmes étaient dans ses yeux, larmes de rage et non d'attendrissement; il déchira avec fureur ses vêtements, il en jeta les lambeaux sur le sol, et s'assit par terre en disant ces mots terribles que les chroniqueurs n'ont pas oublié de rapporter.

« Morts que j'ai juré de venger, me permettez-vous d'oublier vos offenses? me permettez-vous d'être un lâche, un félon et un parjure? Consentez-vous à ce que je délaisse mon héritage, l'héritage de haine que vous m'avez légué? Je vous appelle à haute voix; si vous pardonnez vos propres injures, si vous me déchargez de mon devoir, parlez, paraissez, je vous évoque, expliquez-vous. »

« Mon père, continua-t-il en se tournant vers l'archevêque, tant que la dette du sang ne sera pas payée, tant que les morts ne m'auront pas dit qu'ils sont satisfaits, ne me conseillez ni la paix, ni le pardon, ni la pitié. »

Alors les consuls, l'archevêque, le peuple, le clergé, s'approchèrent de Roland et l'entourèrent. « Tu calomnies les morts lui dit Hugo; leurs passions criminelles s'expient ou sont effacées; tu condamnes leurs âmes à de nouveaux supplices. Tu veux, homme mortel, venger le sang par le sang, et tu ne sais pas, blasphémateur, que le sang du Christ a coulé pour sauver ses ennemis même! Fils de la terre, vile argile, je te conjure encore au nom du Christ, au nom de cette dernière heure où tu ne sentiras plus que le remords d'un cœur inexorable, au nom de ce jugement dernier où tu auras

besoin du pardon éternel, au nom de tes fautes, au nom de tes crimes, qui ne trouveront nulle pitié si tu es impitoyable; rejette tes pensées de meurtre et de vengeance, car Dieu ne fera point grâce à qui n'aura point pardonné. »

Les accents du peuple se mêlaient aux supplications et aux menaces saintes de l'archevêque. Pressé, entraîné, vaincu, Roland se releva, et d'une voix tremblante il jura sur l'Évangile d'abandonner ses vieilles inimitiés.

Bientôt on courut à la recherche des chefs du parti contraire, Foulques de Castro et Imgo de Volta. Amenés de force sur la place, ils prêtèrent le même serment; ces vieux ennemis s'embrassèrent, ces cœurs où la haine s'était transmise avec le sang paternel s'amollirent; ces fureurs implacables s'éteignirent; on entendait ces mots retentir dans toutes les rues: *La pace! la pace!* Au lever du soleil le *Te Deum* fut chanté par le peuple entier sur la place même où cette réconciliation avait eu lieu; hymne digne du Dieu de paix dont le nom et la présence invisible avaient accompli plus qu'un miracle. Rien dans l'histoire ancienne ne ressemble à cette nuit de Gènes; c'est le moyen âge dans toute sa puissance, dans tout son éclat sauvage, avec ses émotions sauvages, sa pittoresque énergie, son élan impétueux et son orgueil gigantesque, ployant sous une foi sans limites.

(Annales d'Italie recueillies par Muratori.)

VOYAGES.

ANECDOTES SUR LA RUSSIE.

Il y a plusieurs rues magnifiques à Saint-Petersbourg, mais la plus généralement citée et admirée est la *newski perspective*. Elle s'étend en ligne droite dans un espace d'une lieue, depuis l'amiralité jusqu'au couvent de Saint-Alexandre Newski. Cette rue qui sert de promenade intérieure est large et belle; elle est coupée par deux ponts construits sur des canaux et qui rompent son uniformité. A-peu-près vers la moitié de sa longueur est l'église de Notre-Dame de Kasan, la grande cathédrale russe et la plus belle église de l'empire: un peu plus loin est le Gostenoi Dwoz ou bazar, et près de là le palais particulier de l'empereur. On trouve encore dans cette rue cinq ou six églises consacrées à différents cultes. De chaque côté sont des trottoirs; le milieu de la rue est pavé, et la partie qui est entre le trottoir et ce pavé est ferrée. De loin en loin l'on a planté quelques arbres. *Newski perspective* ne peut cependant pas être comparée à la rue du *Régent* à Londres et à la rue de *Londres* à Berlin, bien qu'en hiver la promenade russe ait un grand avantage sur celles de toutes les autres capitales; la police est plus vigilante, la chaussée est entretenue avec plus de soin et de propreté, et tous les matins avant sept heures le trottoir est sablé. Dans le milieu de la journée elle est couverte d'oiseaux, principalement de militaires; des milliers de droskac et autres équipages la parcourent sans interruption; tout cet ensemble présente un aspect d'animation, de splendeur et de bien-être. Les deux autres *Perspectives* ou grandes rues droites sont rarement fréquentées par d'autres que par ceux qui les habitent; et à l'exception de la *newski perspective* et des bords du fleuve la ville est excessivement triste à cause de la rareté apparente de la population.

Il existe à Saint-Petersbourg un bon nombre de clubs qui sont d'un grand agrément pour le voyageur étranger: il y trouve tout ce qu'il peut désirer, tant en objets de consommation, qu'en soins et prévenances. Au club allemand situé sur le quai anglais, un étranger est admis pour un mois, sur la recommandation d'un membre du club qui répond de la conduite du nouveau venu et des dettes qu'il pourrait contracter. Au club anglais un étranger doit chaque jour être présenté de nouveau. Il ne faut pas induire de cette désignation de club anglais que l'établissement soit uniquement formé pour des hommes de cette nation. A peine en reçoit-on chaque année une douzaine, tous les autres habitués étant russes. L'on pense bien que dans une vaste capitale comme Saint-Petersbourg l'on trouve toute espèce de représentations théâtrales; il y a opéra russe, italien, allemand, comédie française, danseurs de corde, etc. Je fus étrangement surpris en voyant une foule de femmes sortant le soir tête nue par un froid excessif, de vingt degrés au-dessous de zéro, et se promenant auprès des théâtres et paraissant indifférentes à la rigueur du froid, bien qu'elles fussent à moitié couvertes de glaçons.

Lors de mon premier voyage dans cette capitale, j'étais l'honneur d'être présenté à l'impératrice-mère; elle était à Pavloski, résidence d'été à six lieues de la capitale. Etant arrivé avant l'heure qui m'avait été fixée, l'on m'introduisit dans un appartement composé de plusieurs chambres ornées de belles peintures. Bientôt après je vis arriver une douzaine de domestiques qui me servirent un repas, d'après les ordres du grand chambellan, lequel avec une politesse excessive me fit dire qu'en ma qualité d'Anglais, n'ayant pas de journaux pour passer le temps, je n'avais rien de mieux à faire qu'à manger. Malheureusement j'avais passé la nuit précédente dans une réunion joyeuse, et les amples libations que j'avais été obligé de faire d'un punch capiteux m'avaient disposé bien plus au repos du lit qu'à un déjeuner, et surtout à ce moment le grand air m'eût semblé bien préférable aux appartements fermés où je me trouvais sans pouvoir ouvrir une seule fenêtre. Je fus bientôt conduit dans le salon de l'impératrice à travers une douzaine de chambres. Le chambellan traça sur le parquet avec la baguette, une ligne idéale que je ne devais pas franchir lorsque l'impératrice serait arrivée. Je l'aperçus au moyen des glaces qui décoraient le salon bien avant qu'elle fût entrée. Elle a dû être d'une grande beauté; bien que très âgée elle avait la taille droite, l'œil vif, et la figure encore belle. Elle portait des souliers à talons qui l'empêchaient probablement de marcher avec autant d'aisance qu'avec des souliers modernes, mais, qui ajoutaient peut-être à la dignité de sa personne. Lorsqu'elle s'approcha de la ligne de démarcation qui m'avait été tracée, je me penchai pour lui baiser la main. Elle engagea aussitôt la conversation sur les différents pays que j'avais parcourus, puis elle me fit de très beaux compliments sur ma nation, et finit par m'inviter à dîner. Si j'avais osé j'aurais volontiers refusé pour ce jour-là; ma pauvre tête était prête à se fendre.

Je fus confié aux soins d'un chambellan dont la rotondité me convainquit qu'à dîner il ne me fatiguerait pas de sa conversation, et je le suivis dans une longue salle remplie de monde où j'eus à subir de nouveaux ennuis. Je fus présenté à des princesses ayant les noms les plus durs et les plus baroques qu'on puisse imaginer, puis à des amiraux, puis à des généraux et à tous les grands personnages assez heureux pour être admis à se réchauffer aux rayons du soleil de la cour. J'étais certainement en très bonne compagnie, dans la meilleure société de l'empire, si l'on en excepte peut-être celle que l'on relègue en Sibérie, mais combien la solitude et le repos m'eussent semblés plus doux. L'impératrice entra bientôt après et tous les assistants s'étant rangés en ligne, elle s'approcha de chacun leur adressant quelque expression bienveillante, saisit ensuite le bras de la princesse de Wurtemberg et se rendit à la salle du banquet. Mon grave compagnon me prit sous sa protection, et me plaça en face d'une rangée de belles filles d'honneur. Lui-même, passant un coin de sa serviette dans sa boutonnière, oublia bientôt, dans les délices de la gourmandise, qu'il venait de dérober aux regards ces brillants crachats, ces médailles justes récompenses de ses longs, difficiles, glorieux services dans la salle à manger.

Comme je l'avais prévu, il me laissa à mes méditations. Toutes les femmes étaient assises d'un côté de la table et les hommes de l'autre, usage barbare, et façon bien peu convenable de traiter un ami: sous un rapport il y a quelque avantage dans cette coutume, c'est d'offrir aux yeux l'objet attrayant: rien n'a plus de charme, même à dîner, que la vue d'une chose qui plaît aux yeux et au cœur. Ces jeunes filles d'honneur portaient toutes l'ordre de Sainte-Catherine, ce qui me parut un ornement inutile, malséant et déraisonnable. Ces décorations, qui sont conférées pour des actions de courage, ne doivent pas être placées sur le sein d'une jeune femme, parce qu'il lui arrive d'être *jeune fille d'honneur*.

Une des plus jeunes et des plus jolies de celles que j'avais sous les yeux, m'apprit qu'elle était major-général: cette information m'expliqua toutes les fautes commises pendant la campagne de Russie, car elle me conduisit à cette conclusion que tous les généraux russes étaient pris à cette époque parmi les vieilles femmes.

Le repas fut somptueux; les mets les plus rares, les vins les plus exquis étaient abondants; mais je dois dire que la portion féminine de la société ne se comporta pas aussi bien que l'autre, sous le rapport de ces formes, de ces manières délicates, qui dans nos contrées marquent la différence entre la bonne compagnie et les classes vulgaires. Ainsi, par exemple, des dames portaient le morceau à leur bouche avec la pointe d'un couteau large comme une truelle et tranchant comme une lancette; elles se versaient de l'eau en retournant brusquement le carafe le fond en l'air, s'exposant ainsi à verser le liquide partout ailleurs que dans le verre, au lieu de le laisser couler légèrement et délicatement; mais la fin du repas fut ce qu'il y eut de plus amusant. Nous avions bu dans un silence solennel à la santé de Constantin, ce jour étant le jour anniversaire de sa naissance, lorsque l'impératrice se leva tout-à-coup; à l'instant je fus debout, mais quel spectacle s'offrit alors à moi! mon gros chambellan et quelques-unes de ces jeunes femmes si jolies et si délicates se jetèrent en pillards sur tout ce qui restait sur la table, bonbons, friandises de toute espèce, et dans cette œuvre ils étaient activement assistés par la valetaille, qui voyait avec regret que d'autres s'emparaient d'un butin qu'ils considéraient comme leur appartenant. Je n'ai jamais vu une scène plus disgracieuse que ces majors-généraux, ces lieutenants colonels en cotillon, ces chambellans avec leurs clefs brodées, ces gens de tout rang enlevant à l'envi tout ce qu'ils pouvaient atteindre; le proverbe *mangez bien, mais ne prenez pas*, est certainement inconnu à ces harpies. La scène se termina par une sortie tumultueuse et pressée, semblable à celle qu'on a pu voir à Londres il y a quelques mois au dîner du lord maire. Je suivis le torrent dans la salle d'audience où je pris une place commode près d'une fenêtre. Les majors-généraux en soie et en satin arrangèrent leur uniforme de leur mieux, afin de dissimuler les énormes saillies que causaient, sous leurs robes, le butin qu'elles venaient de s'approprier. Pendant ce temps l'impératrice faisait sa ronde adressant à chacun la parole. Elle me fit quelques questions qui m'eussent fort embarrassé si j'avais dû y répondre selon ma pensée. « Que pensez-vous de la Russie? » me dit-elle. Je me tirai d'affaire en feignant de croire que la question n'avait d'autre but que de connaître mon opinion sur la nature du sol et l'aspect pittoresque du pays, et je répondis en conséquence.

Cette cérémonie terminée, l'impératrice fit un salut plein de noblesse et se retira. Je fis aussitôt mes dispositions pour partir, mais les voitures se succédant sans que la mienne se montrât, je crus d'abord que quelque bonne âme avait pris mon équipage pour le sien, et mes soupçons se portaient déjà sur le gros chambellan lorsque je l'aperçus faisant son chemin à travers la boue, marchant sur la pointe des pieds, tenant un paquet de bonbons dans chaque main, et les poches aussi enflées derrière lui que son ventre l'était par devant. Enfin des éclats de rire m'annoncèrent l'approche de ma voiture; le cocher était complètement ivre et aussi libre dans son langage qu'un cocher anglais dans la même situation. Il partit au galop, sans souci du danger qui nous menaçait, et sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il vint à heurter violemment contre une guérite au palais de Tzarko-Celo, la frêle machine fut renversée, et le factionnaire lancé au loin. Je fus alors traité avec cette élégance de langage que j'avais déjà eu l'occasion d'observer à Moscou, et je fus bien convaincu que la langue russe peut exprimer tous les sentiments avec tant de vérité et d'énergie qu'un étranger n'a pas même besoin d'un dictionnaire pour les comprendre. Le gardien revint sur nous en nous menaçant d'un énorme bâton; j'eusse été charmé qu'il châtiât vigoureusement mon ivrogne de cocher, mais celui-ci n'attendit pas et lança de nouveau ses chevaux laissant la colère du soldat s'épuiser en vociférations. Je m'endormis, et bientôt je fus réveillé par un choc violent. Mon cocher avait disparu, et les chevaux galopaient avec une extrême vitesse. Mon domestique, Suédois, aussi ivre que mon cocher, ronflait derrière la voiture sans se douter de rien. Du train dont nous allions nous n'eussions pas tardé à être précipités dans le fos-

sé s'il y en avait eu sur les côtés de la route. Je parvins avec peine à me hisser sur le siège et à contenir mes coursiers fougueux, et, à mon grand étonnement, je trouvai le cocher suspendu à une barre placée en travers sur le dos des chevaux. Si ce malheureux eût été tué, j'aurais été, selon la coutume russe, mis pendant plusieurs semaines sous la garde de la police. Convaincu que mon cocher et mon Suédois étaient hors d'état de se tenir, soit debout, soit assis, je les logeai l'un et l'autre dans la voiture, et moi-même je fus contraint de ramener mon triste équipage à Moscou où j'entrai au milieu de l'éclat des illuminations allumées à l'occasion de la fête du grand-duc Constantin.

Les illuminations ne se font pas en Russie comme chez nous. En Russie c'est une affaire de police; la police détermine le degré de lumière que chaque maison et chaque rue doit répandre: c'est elle qui règle la quotité d'enthousiasme que les langues doivent exprimer. Ce jour-là les trottoirs et quelques édifices publics étaient seuls éclairés! Une maison illuminée avec un peu d'éclat eût fait rechercher les motifs du propriétaire. Aussi probablement à cause de cette crainte, pas une maison particulière n'était illuminée en l'honneur de Constantin. Quelques Russes auraient sans doute été disposés à faire une démonstration, mais, à coup sûr, pas un Polonais ne les eût imités.

Un des plus grands désagréments que les coutumes russes causent à l'étranger, c'est la nécessité de mettre beaucoup d'ostentation dans sa manière de vivre. Si l'on veut être traité comme un homme de bonne compagnie, il faut passer pour noble, et, lorsqu'on est noble, il faut avoir au moins quatre chevaux à sa voiture. Je me souviens d'avoir été traité à Moscou de comédien ambulant parce que je n'avais que deux chevaux. Les Russes sont très-soigneux pour leurs équipages; les vêtements du cocher et du postillon sont d'une propreté remarquable. Le postillon n'est ordinairement pas plus gros qu'un singe. De moyenne taille, le mien avait toujours besoin d'aide pour monter à cheval; mais rien n'est surprenant comme l'exactitude avec laquelle ces petits bambins calculent les distances et la sûreté avec laquelle ils conduisent. Dans la rue populeuse de *Newski perspective*, on ne peut s'entendre parler, à cause des cris de *paddy! paddy!* (gare! gare!) dont ils remplissent l'air.

Il y a dans le voisinage de Pétersbourg de nombreuses promenades, parmi lesquels je citerai le Kamini Ortoff. Ce sont des jardins qui pendant les soirées d'été sont encombrés par la foule; des troupes de musiciens font station de distance en distance, et la police veille à ce que l'ordre et la décence y règnent. Les allées sont parfaitement entretenues et l'aspect général est magnifique. Rien n'est gai et animé comme ce lieu de réunion. Les jardins d'été du palais de Tauride méritent à peine d'être mentionnés; les dieux et les déesses de marbre qui le décorent ne perdraient rien à être un peu lavés. Il est question, dans l'ouvrage de M. Ancelot, de la grille de fer qui environne ces jardins; l'auteur raconte que deux Anglais arrivant de Saint-Petersbourg et ayant débarqué à peu de distance de cet endroit, furent tellement frappés de la magnificence de cette grille qu'ils se déterminèrent à retourner en Angleterre sans rien voir davantage de la Russie, persuadés qu'ils avaient contemplé la plus belle chose qui fût au monde. Tout cela n'est qu'un conte du commencement à la fin. D'abord il n'y a aucun point de débarquement dans le voisinage pour des voyageurs arrivant par mer; en second lieu, la grille d'Hyde-Park à Londres est cent fois plus belle que celle dont nous parlons. L'entrée de ces jardins est placée la statue de Souwaroff; elle n'est certainement pas un bel ouvrage, mais le lieu est bien choisi.

BIOGRAPHIE.

CERUTTI.

Joseph-Antoine-Joachim Cerutti naquit à Turin le 13 juin 1738. Dès son enfance il montra les dispositions les plus heureuses. A quatorze ans, il avait déjà lu un grand nombre de livres en tout genre qu'il trouva chez son père. Les jésuites, ses premiers maîtres, distinguèrent son génie naissant et se l'attachèrent. Il fut envoyé à Lyon, où il professa toutes les classes en moins de six années.

C'est alors qu'il concourut aux prix proposés par les plus célèbres académies de l'Europe. En une seule année, il remporta trois prix, à Dijon, à Toulouse, à Montauban.

Le sujet du concours à Toulouse était cette question intéressante: *Pourquoi l'éloquence est-elle moins florissante dans les républiques modernes que dans les anciennes?* Avant de connaître l'auteur, on avait cru l'ouvrage de J.-J. Rousseau; on fut bien étonné d'avoir pris un jésuite pour un philosophe.

A cette époque, les querelles absurdes des jansénistes et des molinistes causaient de grands désordres dans l'état. Enfin, après un siècle de pitoyables débats, les parlements avaient conjuré la destruction des jésuites. L'attaque commença en Bretagne. M. de la Chalotais, procureur général du parlement de la province, dans son *Compte rendu*, dénonça l'institut des jésuites, et mit au jour leur doctrine et leur politique. C'était comme le préambule de l'arrêt de leur destruction, qui fut prononcé par le parlement de Paris en 1762.

Pour répondre au *Compte rendu* de la Chalotais, les jésuites firent choix de Cerutti, qui fut appelé à Nancy par le père Menou, confesseur de Stanislas, ancien roi de Pologne. Il composa pour les bons pères l'*Appel à la raison*, ou *Apologie des jésuites*. C'est un modèle d'élégance et d'habileté oratoire. La péroraison surtout est citée comme un morceau de la plus riche éloquence.

Après avoir payé ce tribut à la reconnaissance, Cerutti quitta un métier et un costume si peu compatibles avec son caractère, et vint à Paris, muni d'une lettre de crédit de Stanislas pour son petit fils le dauphin, père de Louis XVI.

On a cru que le dauphin protégeait et chérissait les jésuites. Un jour il dit à son père Louis XV: «J'aime tant les jésuites que s'ils m'ordonnaient de descendre du trône j'en descendrais. — Et s'ils vous ordonnaient d'y monter,» répliqua Louis XV.

Cependant Cerutti, qui était assez avant dans les bonnes grâces du dauphin, assure que toutes les conversations de ce prince roulaient sur les plus hautes questions de la politique et de la philosophie. Il en cite plusieurs exemples, entre autres le suivant:

Quelqu'un disait au dauphin que le peuple chinois était un vieillard qui n'apprenait rien dans sa vieillesse. «Oui, mais qui n'a rien oublié de son enfance,» dit ce prince.

Voici quelques idées excellentes que Cerutti avait retenues de lui. Il disait que la véritable cour d'un roi était les hommes utiles à l'état; que l'économie est la seule ressource des tems de disette et la seule richesse des tems d'abondance; que la profusion est la plus grande calamité d'un règne, parce qu'elle consume le présent et l'avenir; que les récompenses doivent être ménagées ainsi que le trésor public, et n'être versées qu'à propos comme des pluies douces; que la gloire littéraire d'une nation est son meilleur commerce et sa plus noble conquête; que le goût se corrompt plus par les mauvaises sociétés que par les mauvais livres; que tous les peuples ont un bon et un mauvais génie, et que le grand art des législateurs est de favoriser le premier et de combattre le second; que des cent voix de la renommée, il y en a quatre-vingt dix à la calomnie, etc.

Après avoir lu ces détails, on n'est plus étonné d'entendre Rulhière dire du dauphin: *la mort d'un prince qui ne régnait pas encore parut presque un changement de règne.*

La faveur et les talens de Cerutti portaient ombrage aux jansénistes. Ils l'obligèrent de signer une sorte de renoncement aux constitutions de l'ordre; et trois jours après, la fureur des molinistes le chassa hors de France. Il fut deux ans caché, partie en Hollande, partie en Franche-Comté.

De retour à Paris, il y fut consolé par la duchesse de Brancas, qui lui fit peu après accepter un asile dans une maison de campagne auprès de Nancy, où il passa quinze années, les seules qui lui aient fait goûter la vie. Au bout de ce terme, il perdit son amie, ou plutôt sa providence, comme il l'appelait lui-même. Cette femme rare disait aussi de leur liaison: *c'est l'amitié qui a épousé le malheur.*

Pendant les huit années qu'il a survécu à son amie, Cerutti s'est livré avec ardeur, d'abord à la littérature, et ensuite à la politique.

Le plus remarquable de ses opuscules littéraires est sans contredit son poème philosophique intitulé *l'Aigle et le Hibou*, surtout par les notes qu'il renferme. On y distingue les portraits tracés à grands traits de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Montesquieu, de Buffon, de Diderot, de d'Alembert, etc. Ces notes brillantes sont terminées par ce parallèle de l'esprit public et de l'esprit ministériel, qu'on croirait échappé à la plume de Montesquieu:

L'esprit public est fécond en ressources; l'esprit ministériel en manœuvres. L'esprit public suit des plans, l'esprit ministériel des intrigues. L'esprit public frappe des coups de génie, l'esprit ministériel des coups d'autorité. L'esprit public forme des établissemens, l'esprit ministériel des entreprises. L'esprit public a la passion des grandes choses, l'esprit ministériel en a la terreur. L'esprit public placé au centre des états porte sa vue sur toute la circonférence, et embrasse chaque rayon du cercle qu'il parcourt; l'esprit ministériel déplace le centre, rétrécit la circonférence et prend pour rayon les lignes obliques où il se perd. Enfin, l'esprit public s'élève avec sa nation, l'esprit ministériel cherche à l'abaisser à son niveau. L'un se redresse devant les images de la gloire, l'autre se courbe devant les simulacres de la faveur.

La dissertation de Cerutti sur une épitaphe grecque est remplie d'idées neuves et ingénieuses, qui manquent à toutes les rhétoriques.

Parmi ses poésies, on doit signaler surtout le *portrait du charlatanisme fait par lui-même, dans un moment de franchise*, où l'esprit est prodigué, et le petit poème sur les échecs, où la partie est doublement gagnée, c'est-à-dire de fait et poétiquement.

Cerutti n'avait pas attendu la révolution de 1789 pour écrire sur les matières politiques; mais depuis cette époque jusqu'à sa mort, qui arriva le 2 février 1792, il redoubla de zèle et d'activité pour échauffer l'esprit public, tantôt par des pamphlets, tantôt par des écrits plus développés, et enfin par le journal de la *Feuille villageoise*, où il s'étudiait à mettre la politique et la philosophie à la portée de la classe populaire. Tant de veilles et de travaux épuisèrent ses forces, et il succomba avant le tems. Le dernier de ses écrits, qu'on regarde comme le plus remarquable, et qui fut en quelque sorte improvisé, c'est *l'oraison funèbre* de Mirabeau, prononcée le 4 avril 1791, sur la tombe de ce grand orateur. Ce discours étincelle de traits d'esprit et de la plus vive éloquence. Nous en détachons le *portrait de Mirabeau*, qui est aussi frappant que fidèle.

«A la puissance de l'action, Mirabeau joignait la magie de la parole. Vêlement et enchanteur, il faisait reparaitre avec force le point disparu de la question, et sortir avec éclat le point invisible du problème. La conséquence éloignée était rapprochée et aperçue. Le nœud secret était découvert et saisi. Les raisonnemens pressés autour des objections n'en laissaient égarer ni subsister aucune. La raison décisive était la figure dominante de ses tableaux. Un coloris quelquefois rembruni, une expression quelquefois illusoire, ou démesurée, servait à subjuguer la prévention, ou à réveiller la léthargie. Il traitait ou ressuscitait à son gré les passions. Il s'adressait à elles pour obtenir ou leur suffrage ou leur silence. Le principe commandait à l'orateur, et l'orateur commandait à l'assemblée. Un mot heureux, un coup de lumière faisait, pour ainsi dire, révolution dans les pensées. Il semblait tenir dans sa main, tantôt le prisme de Newton, tantôt la tête de Méduse.»

MÉLANGES.

LA CHASSE AU CHAMOIS DANS LES ALPES.

J'avais passé l'été de 1821 à faire le tour de la Suisse com-

me le fait la foule des curieux qui visitent ce pays, et je n'avais vu de chamois que sur les tables d'hôte. Deux ans après, désirant connaître les beautés plus cachées de cette romantique région, je me joignis à un ami pour explorer le canton des Grisons. Nous nous rendîmes à Coire, chef-lieu du canton, et situé à demi-lieue du Rhin, dont les sources ne sont pas bien éloignées. De Coire nous fîmes plusieurs excursions intéressantes dans les montagnes, entre autres aux bains de Pfäfers. Ces bains sont situés dans une gorge épouvantable, au fond de laquelle coule le torrent impétueux de la Tamina; l'on y descend par un mauvais sentier fort raide d'un quart de lieue de longueur. Aux mois de juillet et d'août les habitants des bains ne peuvent voir le soleil qu'à onze heures du matin, et dès trois heures après midi il est caché derrière les rochers. On se rend à la source des eaux thermales en suivant un pont de planches jeté le long de la Tamina, qui fait entendre, à trente ou quarante pieds au-dessus, un bruit épouvantable. Ce pont ou plutôt ce chemin suspendu se prolonge entre deux énormes parois de rochers contournés, fendus, déchirés en divers sens, s'élevant à plus de deux cents pieds de hauteur, et dans certains endroits se rapprochant tellement, qu'on a peine à se tenir debout; l'obscurité, le froid et l'humidité qui règnent dans cet affreux passage de plus de cinq cents toises de longueur, ont fait reculer bien des curieux. L'aspect de ces lieux forme un des tableaux les plus remarquables et les plus effrayants que la Suisse offre aux voyageurs. En revenant nous franchîmes le sommet de la Calenda, montagne située à demi-lieue de Coire et s'élevant à près de six mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette montagne, formant une arête presque verticale vers le nord, se montre sous l'aspect d'une énorme pyramide, et son sommet offre l'un des points de vue les plus gigantesques des Alpes. Le canton des Grisons est certainement de tous les cantons de la Suisse celui où la nature se présente sous les formes les plus bizarres et les plus grandioses, et pourtant c'est l'un des moins visités.

Étant un jour à respirer l'air dans les environs de Coire, nous vîmes approcher un montagnard venant de la ville, et marchant d'un pas rapide; il avait une pipe à la bouche, une carabine suspendue à son dos, et à son côté un sac de peau de chamois non tannée. Nous lui adressâmes la parole, et nous sûmes qu'il était chasseur de chamois, et que le matin même il avait manqué un de ces animaux à cause du mauvais état de sa carabine. Il était venu à Coire pour la faire réparer, et il retournait dans la vallée de Domleschg, sa patrie. Notre curiosité fut vivement excitée par le récit qu'il fit de ses chasses, et nous l'engageâmes à nous guider dans une expédition de ce genre. Il se nomme Frantz Joseph Hoderas, et, certainement, il n'y a pas d'homme meilleur au monde. Le lendemain, nous le primes avec nous à Domleschg, sur notre route vers la Via-Mala et le Splügen.

Je n'ai pas le projet de faire la description des lieux que j'ai parcourus durant cette excursion dans les Hautes-Alpes; autrement, je ne saurais trop m'appesantir sur les grandes scènes et les magnifiques horreurs que nous eûmes à contempler durant notre passage par la Via-Mala. Cette route est longue; c'est une gorge entre des montagnes à pic boisées de noirs sapins et séparées à peine par quelques toises. A une effrayante profondeur, l'on voit couler avec la vitesse d'un trait le Rhin postérieur, que l'on distingue à la blancheur de son écume sans pouvoir entendre le fracas de ses ondes. Cette gorge a deux lieues de longueur. Arrivés à Nufenen, nous trouvâmes une auberge dont l'hôtesse paraissait peu habituée à recevoir des étrangers. Le lendemain nous atteignîmes le village de Hinterrein, situé à une lieue et demie au-dessus de Nufenen. Là vivaient trois chasseurs de chamois, dont le plus habile, Christian Loritz, accepta l'offre que nous lui fîmes de nous accompagner dans notre expédition de chasse, qui devait commencer le jour suivant. Nous nous engageâmes dans les montagnes qui enferment la vallée du Rhin, et fîmes assez heureux pour apercevoir un chamois; il nous avait avertis de sa présence par un cri semblable à un coup de sifflet. C'était pendant la chaleur du jour; l'animal se reposait à l'ombre d'un rocher énorme au bord d'un précipice profond. Comme il ne paraissait point disposé à quitter cette position jusqu'à ce que le danger devint plus pressant, je fis un détour avec Hoderas, espérant arriver inaperçu à une distance suffisante pour l'abattre d'un coup de carabine; il partit en s'élançant de rocher en rocher; j'ajustai presque au-dessus de ma tête, et à ma grande mortification, je le manquai. Je dois dire pour me justifier que je n'avais d'autres armes que celles que me fournissaient les chasseurs, et qui étaient en fort mauvais état.

Malgré le peu de succès de cette journée, nous éprouvâmes le désir de recommencer le lendemain. Loritz nous conduisit à la pointe du jour dans une haute vallée étroite et sauvage, qui porte le nom de vallée de l'Enfer. Au fond coule le Rhin postérieur, qui sort du magnifique glacier dit Rhinvald. C'est une source digne d'un si noble fleuve. Le glacier descend d'une rangée semi-circulaire de montagnes parmi lesquelles le Vogelberg et le Moschelhorn sont les plus élevées et les plus imposantes; il forme un immense bassin de glaces éblouissantes de blancheur, dont une ramification s'étend dans la vallée que nous venons de parcourir, et se termine en une immense arête de près de cent toises de hauteur, au pied de laquelle on voit sortir le Rhin d'une voûte de cristal. Nous remontâmes le glacier pendant une heure et demie, et à son extrémité nous découvrîmes un troupeau d'environ cinquante chamois, paissant sur des roches moussues. Il était impossible de les approcher sans en être vu; en conséquence, nous attendîmes assez long-tems dans l'espoir qu'ils prendraient une position plus favorable à nos vues. Comme ils ne changeaient pas de places, nous dépêchâmes Hoderas pour les tourner, et nous nous portâmes sur les lieux où nous présumions qu'ils devaient passer. Bientôt nous les vîmes s'avancer rapidement vers nous. Mon compagnon de voyage abattit le premier, les autres se dirigèrent alors de mon côté; mais, soit anxiety, soit inexpérience, je manquai de mes deux coups; jamais depuis je ne vis occasion de faire plus belle chasse. Le lendemain, dans la vallée presque inconnue d'Anvers, je tuai mon premier chamois. Je pus me convaincre que cette partie des Alpes est la terre classique de la chasse.

au chamois ; c'est là seulement que ces animaux se trouvent en assez grand nombre pour récompenser amplement le chasseur de ses fatigues et de ses périls.

Après avoir passé quelques jours dans l'Engardine, nous allâmes visiter le plus célèbre chasseur de chamois de ces contrées. Il se nomme Jean Marchietti Colani, et l'on raconte de lui les choses les plus extraordinaires. Il tient une misérable auberge sur le mont Bernina, qui forme le passage de l'Engardine à la Vatelina. Malgré la mauvaise chère et le mauvais gîte auxquels nous étions condamnés, nous y demeurâmes trois jours, sachant très-bien que nous étions dans un pays abondant en chamois, et avec l'homme le plus capable de nous faire faire de belles chasses, s'il le voulait ; mais il parut ne pas goûter nos projets, et nous regardait avec un air de méfiance qui ne le quitta que le jour de notre départ.

Certainement, Marchietti n'est pas un homme ordinaire. Ses mauvaises comme ses bonnes qualités le distinguent des hommes parmi lesquels il vit. Comme chasseur, il est sans rivaux. Son père, qui était un célèbre chasseur de chamois, l'initia de bonne heure dans les mystères de son art. Marchietti m'assura qu'il avait tué un chamois avant l'âge de douze ans ; il croyait en avoir tué au moins cinq cents dans le cours de sa vie. Un jour il en abattit sept d'un troupeau qu'il avait surpris dans une sorte de cul-de-sac, d'où ils ne pouvaient s'échapper qu'en forçant le passage qu'il occupait. Trois ou quatre, enhardis par le désespoir, réussirent ainsi à se soustraire à ses coups.

Élevé, pour ainsi dire, au milieu des chamois, et aimant passionnément cette chasse, il avait acquis une connaissance parfaite de leurs allures et de leurs habitudes, ainsi que des meilleurs modes de s'en approcher. Marchietti est d'une taille un peu au-dessus de la moyenne ; il est d'une force et d'une agilité remarquables. Il est si adroit à la carabine qu'on ne lui permet pas de prendre part aux tirs du voisinage quand il y a des prix en jeu. L'on croit généralement qu'il se sert de balles enchantées, et on le désigne sous le nom de *Hexenmeister*, ou maître des sorciers. Personne ne doute qu'il ne se soit vendu au diable, qui le réclamera en tems et lieu. Outre l'assistance du démon, il possède une excellente carabine à deux coups et un fort bon télescope qui lui sert à découvrir au loin le gibier. Son génie ne se déploie pas seulement dans la chasse au chamois. Vivant loin de la ville, il est obligé de faire tous les métiers pour son propre compte, et il exécute de ses mains, et presque sans outils, une foule d'ouvrages beaucoup mieux qu'un charpentier ou un serrurier muni de tous les instruments nécessaires ; il a une teinture de toutes choses ; mais n'ayant reçu aucune éducation, il offre l'exemple regrettable d'une âme forte se débattant dans les liens de l'ignorance qu'elle voudrait, mais qu'elle ne peut briser. Il est malheureusement doué de passions violentes qui, n'étant pas comprimées par l'éducation, ne connaissent le frein d'aucun principe de morale. Bien long est le catalogue des crimes de toute espèce qu'on lui impute. Il est certain qu'il a deux femmes et plusieurs enfants de chacune ; récemment, il tenta l'expérience de les faire vivre ensemble sous le même toit ; mais il trouva bientôt que la chose était impossible, et il força, par des menaces, l'une d'elles à s'enfuir. Il est également certain qu'au moins une fois, il a tué un Tyrolien d'un coup de carabine, et ses voisins lui attribuent une vingtaine d'autres meurtres restés impunis. Il y a une chambre dans sa maison qui est décorée de fusils, de couteaux et d'autres objets de fabrication tyrolienne, qui semble appuyer l'accusation, car on ne le vit jamais acheter chose semblable, et personne ne suppose qu'il les ait reçus en don. Je crois pourtant qu'on le fait plus noir qu'il n'est diable. Vivant sur les confins de l'Italie, du Tyrol et des Grisons, les montagnes environnantes, sur lesquelles il prétend avoir exclusivement droit de chasse, seraient sans cesse explorées par des chasseurs rivaux, s'il n'était parvenu à les éloigner par la terreur qu'il a su inspirer dans tout son voisinage.

Marchietti sait très-bien quelle est sa réputation, et, convaincu qu'elle sert à ses vues, il fait de son mieux pour la conserver. Il m'assura que jamais il ne songerait à répandre une goutte de sang humain pour un chamois ; mais s'il apprend que quelque étranger vient chasser sur le terrain que d'un consentement tacite on regarde comme le sien, il lui fait savoir que, s'il lui arrive de se montrer de nouveau dans les mêmes lieux, on pourrait bien ne plus entendre parler de lui ; aussi la présence d'un braconnier dans le sauvage district habité par Marchietti est aussi rare que dans le pays le mieux gardé. Il calcule que, sur ces montagnes, il y a environ deux cents chamois, produisant annuellement soixante chevreux. Un nombre pareil de victimes forme à peu près le produit de sa chasse annuelle.

Nous l'accompagnâmes deux fois à la chasse. Le premier jour il nous conduisit dans un endroit auquel il a donné le nom de *Monde Perdu*. C'est une masse de rochers élevés, environnés de tous côtés par des glaciers. Du haut de ces rochers, nous contemplâmes la vue du Bernina et des montagnes adjacentes, ainsi que l'immense glacier qui en descend. En nous rendant à ce *Monde Perdu*, mon ami se laissa tomber dans une ouverture de glace, dont la neige récemment tombée lui avait dérobé la vue. Je me souviendrai toujours des sensations que j'éprouvai lorsque j'entendis Hoderas s'écrier : « Il est tombé dans le trou. » Je me retournai vivement, et, à la place où je venais de voir mon compagnon, je n'apercevais plus qu'un bâton de montagne couché sur la neige.

J'accourus sans le moindre espoir de sauver mon malheureux ami ; car ces crevasses ont souvent plusieurs centaines de pieds de profondeur ; mais à mon inexprimable satisfaction, je trouvai qu'il était parvenu à se retenir à six ou huit pieds au-dessous de la surface du glacier. Tous les glaciers sont ordinairement traversés dans toutes les directions par des crevasses de diverses longueurs, larges au milieu et étroites aux deux extrémités. Mon ami était tombé précisément à l'une des extrémités de l'ouverture. A quelques pas plus loin, c'eût été fait de lui, car s'il n'eût pas été tué par la chute, il n'eût pas manqué de périr de froid et de faim au fond du gouffre. Appuyé fortement entre deux parois de glaces, il ne pouvait faire le moindre mouvement, dans la crainte de se laisser tomber dans l'abîme. J'ignore si nous eussions pu, Hoderas

et moi, le retirer de cette situation cruelle ; mais heureusement Marchietti est l'homme aux expédients. Nous l'avertîmes de ce qui se passait. « Pouvez-vous l'entendre ? » telle fut la première question qu'il nous adressa, et sur notre réponse affirmative : « Pouvez-vous le voir ? ajouta-t-il. — Il n'est qu'à quelques pieds de profondeur. — Bien, bien, attendez. » Il s'approcha sans se presser, inspecta attentivement la crevasse, fit des cochés dans la glace et se dévala jusqu'à l'endroit où était le patient ; puis il lui attacha un mouchoir autour des mains et le retira avec la même facilité que si mon ami n'eût été qu'un enfant. J'avouai que je n'étais pas encore assez complètement chasseur de chamois pour voir cette délivrance miraculeuse sans être profondément ému. Les sensations causées en moi par cet accident m'ôtèrent tout le plaisir que je me promettais de la journée. Pourtant nous continuâmes notre chasse, et nous aperçûmes trois chamois ; mais Marchietti nous plaça de manière à ce qu'aucun ne vint à notre portée, tandis que lui parvint aisément à en tuer un. Son excuse fut que le lieu où se trouvaient les chamois n'était pas praticable pour nous ; mais pour lui prouver qu'il faisait tort à notre courage, je descendis avec lui au fond du précipice où l'animal était tombé. Je pus admirer l'agilité et la hardiesse extraordinaires du chasseur. Dans un endroit, il ôta ses souliers pour escalader un rocher à pic, probablement dans le but de m'étonner, chose à laquelle il réussit fort bien. Un chamois seulement aurait été capable de le suivre.

Le jour suivant nous allâmes dans les montagnes qu'il se réserve plus particulièrement. Le chamois, comme tous les animaux ruminants, est très-gourmand de sel. Tous les mois Marchietti en dépose dans une ouverture de rocher, et chaque fois il trouve la place vide et les abords couverts de crotin de chamois ; dans le voisinage il est toujours sûr d'apercevoir quelques-uns de ces animaux, mais il se garde bien de les tirer ; il les attend vers les passages plus éloignés, et s'en approvisionne à plaisir. Nous en vîmes plus de quarante en différentes compagnies, sans pouvoir tirer un seul coup de carabine, soit qu'il ne nous fut pas possible d'en approcher sans les alarmer, soit à cause d'un changement de tems qui nous força d'abandonner notre chasse. Nous étions restés trois heures à observer leurs mouvemens avec nos télescopes ; nos propres observations et les réflexions de Marchietti sur les instincts et les habitudes de ces animaux m'avaient vivement intéressé, lorsque tout à coup nous vîmes les différentes troupes manifester une grande agitation, et bientôt après quitter les endroits où elles paissaient, mais avec bien moins de vitesse que lorsqu'ils sont alarmés par la présence d'un homme. Bien que le jour fût magnifique, Marchietti conclut de ces mouvemens que le tems allait changer, et il nous pressa de retourner ; mais malgré notre marche précipitée, nous ne pûmes atteindre l'auberge avant qu'un ouragan accompagné de pluie et de tonnerre n'eût éclaté sur nos têtes.

ANNONCES.

Magasin d'Épicerie au coin de Park-Place et Broadway.

G. DESABAYE, à l'adresse ci-dessus, continue à tenir un assortiment complet d'épicerie : il y a joint les articles d'importation les plus rares, et au goût de toute espèce de consommateurs. Ils trouvent également à se procurer chez lui de liqueurs fines d'Europe et d'Amérique, d'eau-de-vie très-vieille ou récemment importée, genièvre de Hollande, Rum-Jamaïque, Ste-Croix et autres ; vins de Bordeaux, vieux Madère, Sherry, Ténériffe, &c. Il se charge de fournir des provisions aux bâtimens. N. B. Chaque article sera porté gratis dans les maisons.

SYLVESTER, 130 et 311 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets au parti de billet.

Jeu prochain, 15 février. — \$30,000, \$20,000, \$10,000, 20 de \$1000, 20 de \$500, etc. etc. Prix du billet \$10.

Février	No. 1	\$20,000, \$10,000	\$5
24	4	16,000, 10,000	5
Mars	2	20,000	5
10	3	20,000, 10,000	5

BUREAU D'AGENCE, D'EUGÈNE BERGONZIO
NEW-YORK, Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise ; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandises, bagage, etc. ; de traduire toute espèce de documents, de recevoir les souscriptions aux ouvrages littéraires et périodiques ; et procurer les fonds nécessaires pour exécuter les demandes des personnes qui y auront recours, ou enverront leurs ordres.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités de Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

J. MILHAU, pendant onze ans de la raison de Laroque et Milhan de Baltimore, et récemment de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'il a ouvert sa PHARMACIE au No. 172 1/2 Broadway au coin de Maiden-lane. On y trouvera un assortiment complet de Drogues fraîches et de préparations nouvelles, qu'il vendra en gros et en détail aux prix les plus modérés : ayant établi des relations avec des maisons de confiance de Paris, J. M. recevra constamment les produits chimiques et pharmaceutiques les plus en vogue dans la capitale.

Articles de saison, fraîchement préparés, Pâtes de Guimauve, de Jubé, de Lichen ; Sirops de Gomme, de Violettes, de Pensée sauvage, d'Ipécac. Pastilles de Spitzlitz, d'Ipécac et de Tolu, etc.

AVIS. — M. JOSEPH COLLET, No. 133 Greenwich-street, a constamment à vendre aux prix les plus modérés en gros et en détail, un assortiment complet de vins de France, d'Espagne, liqueurs de toutes sortes, vieux xéres, (sherry) vins d'Oporto et Madère, eaux-de-vie fine, preuve, genièvre et rhum en bouteilles, dames jeanne ou futs en entrepôt ; Chateau-Margaux, Lafite, St. Julien, Mécoc, Hermitage, Côte-rôtie, haut Barsac, Sauterne, Grave, Malaga, muscat, Frontignan, Champagne en bouteilles et en paniers, etc.

Jos. Collet s'engage envers le public et ses amis à fournir ces articles dans leur état naturel, tels qu'ils ont été importés, et à plus bas prix qu'on ne pourrait se les procurer ailleurs.

Les frais de transport seront à sa charge. Il prépare pour les voyageurs des provisions, et des fûts dont il garantit la conservation à la mer. Bœuf, veau, cuisses d'oie, volailles, canards, confits, etc. tomates, champignons, coings, tablettes de bouillon, etc.

Joseph Collet peut également disposer de quelques appartemens bien meublés, et recevoir en pension chez lui à des prix modérés, un petit nombre de personnes respectables.

KING & WALLIS,

No. 154 William Street,

Offrent à vendre en détail les articles suivants, avec une réduction dans leurs prix, savoir :

Couvertures de lit à rosaces de 8-4 à 14-4,
Couvertures de lit rayées et à pointes,
Flanelles, blanches et de couleur,
Revêches vertes, 4-4,
Camelot bleu et brun,
Bombazine anglaise,
Mérinos anglais,
Barèges, couleurs assorties,
Eas de laine pour hommes et femmes,
Gants de castor, " " "
Crêpe de Nankeen, noir et de couleur,
Fichus de soie,
Schalls de Soie, de Cachemire, de Thibet et de Mérinos.

Leur assortiment de nouveautés est, comme auparavant, de premier choix, et à prix fixe.

Un des associés, Mr. W., parle la langue Française.

A VENDRE chez M. THOISNIER DESPLACES, libraire de Paris et à New-York, Exchange-Place, No. 32.

Manuels, du tapissier, cartonnier cartier, amidonnier vermicellier, charpentier, boulanger et meunier, graveur, mouleur, charcutier, pâtissier, vinaigrier et montardier, papetier et régleur marchand de bois, imprimeur, relieur, vigneron, fleuriste artificiel, des demoiselles, des dames, de la maîtresse de maison, art de se coiffer soi-même, météorologie, physiologie végétale, mammalogie, entomologie, histoire naturelle des mollusques et de leurs coquilles, d'ornithologie, botanique.

Ouvrages complètes de Buffon, mises en ordre par M. de Lacépède, nouvelle édition, ornée du portrait de Buffon et de 245 belles gravures, 20 volumes in-8.

Histoire Naturelle des Quadrupèdes Ovipares, Serpens, Poissons et Cétacées, par M. le comte de Lacépède, pour faire suite aux œuvres de Buffon. Nouvelle édition, ornée de 115 planches et du portrait de l'auteur. 5 gros volumes in-8.

Répertoire du Théâtre Français, nouvelle édition, classée dans un nouvel ordre, avec des notices sur les auteurs et acteurs célèbres, par Picard et Peyrol, ornée de 12 portraits ; 85 livraisons forment 4 gros volumes in-8.

A LOUER. — La maison à deux étages, No. 72 Chatham-street, et les meubles de la maison à vendre. S'adresser au Bureau d'Agence, No. 8 Broad-street.

MAISON A LOUER.

M. Sylvester désirerait louer la maison située au No. 130 Broadway, à l'exception du bureau, à une famille respectable. La plus grande partie du loyer pourrait être payée en fournissant la pension.

AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 32 Chapel-st. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guillou dans leur propre langue.

Le docteur Guillou recevra volontiers dans son étude, deux élèves et médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole.

DENTS INCORRUPTIBLES.

MM. PLANTOU père et fils, Chirurgiens Dentistes de Paris, premiers fabricants des dents incorruptibles, qui leur ont été décernées depuis près de dix ans un certificat de la Société Médicale de Philadelphie, attestant la supériorité de cette espèce de dents artificielles sur toutes celles faites de matières sujettes à corruption, offrent aux habitants des États-Unis leurs services pour toutes les opérations de leur art. Ils placent de ces dents, qui ne changent jamais de couleur et ne contractent jamais de mauvaise odeur, depuis une seule jusqu'à des rateliers entiers, lorsqu'il ne reste plus une dent dans la bouche. Ils ont obtenu une patente pour la perfection qu'ils ont acquise dans la fabrication, la solidité et la durée de ces dents.

Leur résidence est à Philadelphie, quatrième rue Sud, No. 110.

61-11

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

Wm. Hagar et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.

Pica.....	36 cents.	Small Pica.....	38 cents.
Long-Primer.....	40	Brevier.....	56
Bourgeois.....	46	Minion.....	70
Nonpareil.....	50	Pearl.....	\$1 40
Diamond.....	\$2.		

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 2 cents la livre.

Wm. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'à Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

Nos abonnés de St.-Thomas, Ste.-Croix et Porto-Rico sont prévenus qu'à l'avenir, M. John Thomson sera seul chargé de recevoir le montant de leurs souscriptions. C'est à lui que doivent s'adresser aussi les personnes de ces colonies qui désirent s'abonner au *Courrier des États-Unis*.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraît tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsistent jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cent pour chacune des fois suivantes.